



HAL
open science

Frontera, limites matérielles et immatérielles de la ségrégation socio-territoriale : Córdoba, Argentine

Valentina Garibotti

► **To cite this version:**

Valentina Garibotti. Frontera, limites matérielles et immatérielles de la ségrégation socio-territoriale : Córdoba, Argentine. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01714985

HAL Id: dumas-01714985

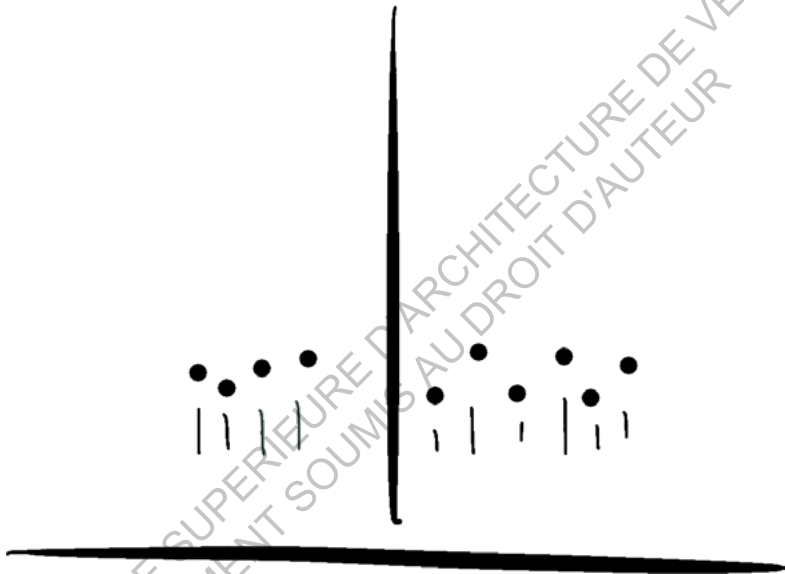
<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01714985>

Submitted on 22 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valentina Garibotti



FRONTERA

limites matérielles et immatérielles
de la ségrégation socio-territoriale
CORDOBA, ARGENTINE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Valentina Garibotti

FRONTERA

limites matérielles et immatérielles
de la ségrégation socio-territoriale
CORDOBA, ARGENTINE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

À Roberta Borghi et Francois Coulais, pour m'avoir donné la liberté et confiance d'écrire à distance.

À Guillermo Wielland, pour son accord pour l'échange franco-argentin entre Versailles et Córdoba, me permettant de réaliser un de mes rêves.

À Gustavo Revol, pour le conseil des lectures, et les connaissances apprises lors de mon échange universitaire à Córdoba.

À toute l'équipe du séminaire Problemáticas de la Vivienda Popular à l'Université Nationale de Córdoba.

À l'association Un Techo Para Mi País, qui m'a ouvert les portes de la ville de Córdoba.

À Alice Ravel, pour ses conseils et les heures passées à échanger sur nos sujets.

À Pedro Rúa et Juan Cruz Mendoza, pour leur accompagnement et leurs remarques intéressantes.

À ma famille, pour leur soutien.

Et à toutes les familles qui m'ont laissé entrer chez eux, qui ont répondu à mes questions, et qui m'ont permis de vivre leur quotidien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

Remerciements	p. 5
Introduction	p. 11
Partie I : Limites matérielles	p. 17
Partie II : Limites immatérielles	p. 41
Partie III : Vies parallèles	p. 57
Conclusion	p. 71
Annexe	p.
Bibliographie	p. 77

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Note pour le lecteur

Ce mémoire a été écrit suite à une expérience personnelle d'un an dans la ville de Córdoba en Argentine. Il est avant tout une interprétation personnelle de l'état actuel du territoire et de la société.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

Il suffit de parcourir un peu Córdoba, pour se rendre compte de l'état actuel de la société urbaine qui la peuple. Les études sur les transformations sociales et urbaines de la ville ne manquent pas. Ces dernières décennies, l'expansion de Córdoba a amené avec elle une fragmentation de son territoire qu'on remarque tant sur les cartes que dans le paysage urbain, mais surtout, elle se ressent lorsqu'on se déplace dans la ville.

Dans les années 1990, l'Argentine connaît une mutation qui change totalement son paysage urbain. Ces changements, qui avaient commencé dans les années 1970, se voient impulsés en 1990 et ne cessent de grandir par la suite. Une transformation urbaine s'accompagne d'une transformation sociale ayant comme conséquence l'augmentation d'inégalités et une polarisation sociale qui touche tout le pays.

A cette période, la croissance par extension a donné lieu à un type de configuration spatiale qui se caractérise par sa dispersion autonome, avec des secteurs d'exclusion et d'usage privé à grande échelle. La spéculation financière du sol, les politiques d'État sur l'habitat, sont à l'origine d'une périphérie fragmentée et désintégrée. Les limites de la ville tendent à se perdre, accentuant des processus de conurbation.

Cette polarisation n'a cessé de croître depuis son apparition, créant différents groupes où se distribuent les habitants. Bien que ce phénomène ait aussi lieu à l'intérieur, il se démarque par son extension au delà de sa périphérie délimitée par l'anneau de la circonvallation, une voie de circulation qui n'a jamais été finie.

La situation actuelle du Grand Córdoba est due à un ensemble de paramètres. Parmi eux, la recherche d'espace, l'envie d'isolement, le sentiment d'insécurité et la recherche d'un certain confort de vie, sont les principales raisons d'un désir d'accéder à des nouveaux quartiers fermés et sécurisés que l'on appelle « *countries* ». Parallèlement, les nombreuses crises subies par le pays ont créé un déséquilibre dans la répartition territoriale. La croissance et expansion sans limites de la ville, ajoutées à la crise économique et sociale dont fait preuve le pays aujourd'hui, provoquent de nouvelles problématiques socio-territoriales, créant des lieux d'exclusion où l'on retrouve la population la plus pauvre de la ville, mise à l'écart du centre. Des tâches marrons se démarquent aux alentours de la ville. Ces tâches montrent le processus de périphérisation qui s'est produit à Córdoba ces vingt-cinq dernières années, comme le signale l'architecte urbaniste Ana FALÚ¹. Le phénomène fait référence à l'occupation du territoire au delà de l'anneau de la circonvallation qui entoure la capitale de la province. Il croit en périphérie au moyen de l'installation de « villes quartiers », des plans d'habitat de l'État, ainsi que des *asentamientos*, terres habitées illégalement. En parallèle, le phénomène de « country » s'est développé, partageant l'espace, faisant ressortir des contrastes, accentuant l'état de pauvreté de certains quartiers.

Ces différentes classes sociales qui se trouvent être voisines dans la périphérie mènent des existences parallèles. Des frontières physiques sont bâties : les **countries** et quartiers fermés sont délimités par des murs, de barrières et des grillages. Dans les villas de émergence comme dans les *asetamientos*, des frontières sociales, invisibles cerclent le territoire. La société même favorise cette ségrégation en appliquant une politique et un commerce de la sécurité. Selon Maristella SVAMPA², c'est le modèle néolibéral apparu en 1990, qui a permis l'expansion massive des agglomérations fermées, en plus de la sécurité comme axe principal, la nouvelle carte urbaine de la ville s'est alors formée, en s'étendant de plus

1 Ana FALÚ dirige l'institut du logement et de l'Habitat (INVIHAB), créé en 1983, le plus vieux de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université Nationale de Córdoba. Ils investiguent les transformations de la ville et ses alentours, mettant l'accent sur le territoire, l'environnement et le logement.

2 Maristella SVAMPA, sociologue et chercheuse licenciée en Philosophie de l'Université Nationale de Cordoba et Docteur de Sociologie diplômée de EHESS de Paris. Elle a écrit plusieurs livres traitant sur l'actuelle situation d'inégalité sociale en Argentine.

en plus.

Elle classifie le phénomène de division urbaine en appelant les résidents des quartiers sécurisés « les gagnants »¹, et les personnes habitant dans les quartiers pauvres « ceux d'en bas »². En les appelant de cette manière elle fait allusion aux classes sociales et aux inégalités tant sociales comme urbaines qui existent entre celles-ci.

Comment la ségrégation socio-territoriale se remarque-t-elle au travers de limites matérielles et immatérielles ?

Originaire de Córdoba, je suis partie habiter en France à l'âge de dix ans, en 2005. Pendant dix ans, j'ai eu l'occasion de revenir tous les deux ans, pour rendre visite à ma famille. Le laps de temps entre chaque voyage me permettait de voir l'évolution et la transformation de la ville. Ainsi de manière très superficielle, je remarquais comment les extrêmes se formaient, fragmentant de plus en plus le territoire de la ville et sa population. Ce phénomène, a été la raison du choix de sujet de ce mémoire, ainsi que le moteur pour un échange universitaire d'un an en 2016.

A travers cette étude, j'aimerais rendre compte des différentes frontières urbaines qui se bâtissent aujourd'hui, due à la fragmentation territoriale et sociale. La question de limite s'est alors présentée, définissant ainsi la fragmentation. Les limites physiques et architecturales visibles dans l'espace : des limites matérielles ; mais aussi des limites qui existent et que l'on ressent mais qui ne sont pas visibles : des limites immatérielles.

En annexe, des cartes et des documents sur l'ensemble de la ville de Córdoba sont présentées, mais pour mener une étude plus approfondie et à échelle humaine, l'analyse de terrain s'est fait sur un ensemble de quartiers, les uns à côté des autres, pour arriver à travailler sur les différentes limites, en suivant l'exemple de Jean BASTIE³ dans son étude de

1 Svampa (Maristella), *Los que ganaron. La vida en los countries y barrio privados*, Argentine, Biblos, 2001.

2 Svampa (Maristella), *Desde abajo. Las transformaciones de las identidades sociales*, Argentine, Biblos, 2001.

3 BASTIE (Jean), *La croissance de la banlieue parisienne*, presse de France, 1964

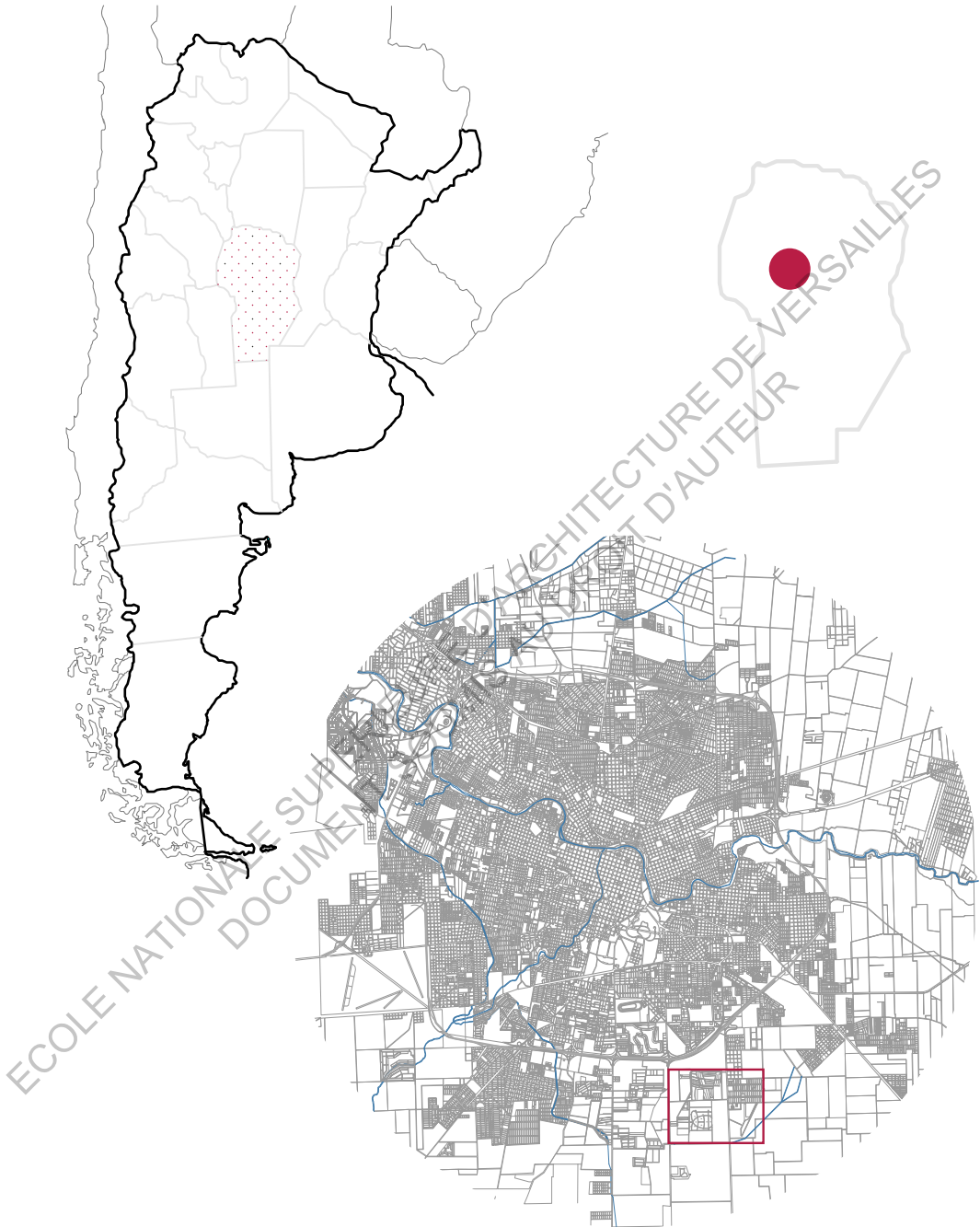
la périphérie parisienne, où le travail se fait de manière plus profonde et non en largeur, en ayant à l'esprit le risque qu'emporte le fait d'isoler un élément. Il s'agit donc de travailler sur un terrain en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'un phénomène qui touche toute l'agglomération.

Le terrain sélectionné est un carré de 2.5 x 2.5 kilomètres. Il fut sélectionné car on trouve sur ce terrain une diversité de quartiers les uns à côté des autres, un échantillon type qui se répète tout au long de la périphérie, mais aussi pour l'accessibilité que je pouvais avoir à ceux-ci.

L'étude s'est menée en deux temps, de manière parallèle : une approche cartographique, grâce aux plans et vues aériennes. Ce travail a permis de pouvoir comparer les quartiers selon les limites matérielles qui les séparaient. En parallèle, un travail in situ, pour parcourir les lieux et rencontrer les habitants afin de desceller les limites immatérielles. Cette seconde approche s'est faite de manière plus spontanée, puisqu'elle dépendait des habitants et des conditions pour entrer dans les différents quartiers. Bien qu'il n'y ait pas eu de décision de départ de travailler les limites matérielles avec la première méthode et les limites immatérielles avec une autre, il y a eu une distinction puisque certaines ressortaient mieux seulement avec une des approches.

L'analyse du carré se concentre sur les limites entre les différents échantillons étudiés. L'idée est de faire ressortir les séparations, il a donc fallu étudier les mêmes aspects de chaque quartier afin de pouvoir les comparer et faire ressortir les similitudes et contradictions. Il s'agit avant tout d'un travail de comparaison.

L'étude sera accompagnée d'un plan du site pour situer les limites, des coupes pour voir leur matérialisation dans l'espace et d'une photo du lieu afin de pouvoir s'y projeter. Un court texte expliquera la situation du quartier, mais se concentrera avant tout sur l'état actuel. Ce texte est une compilation d'écrits, livres, articles étudiés, mais aussi un résumé de l'expérience vécue sur place et des échanges avec les habitants.



La principale difficulté du terrain était l'accès. On ne peut pas entrer seul sans autorisation dans les *countries*, et c'est la même chose pour les différents quartiers autour. Cet aspect m'intéresse et m'interpelle. Pourquoi, alors qu'il s'agit d'un espace urbain, doit-on demander des permissions pour entrer dans certains quartiers ? À qui appartient la ville ? À qui revient le droit de décider qui peut aller où dans l'espace public ?

Le mémoire analysera dans une première partie les limites matérielles entre les quartiers, dont certaines feront découler les limites immatérielles et pour finir, une étude parallèle à l'échelle de l'individu, se concentrant sur deux résidents de deux quartiers différents, pour comprendre comment se manifestent ces limites dans leur quotidien et comment elles sont représentatives d'une ségrégation socio-spatiale.

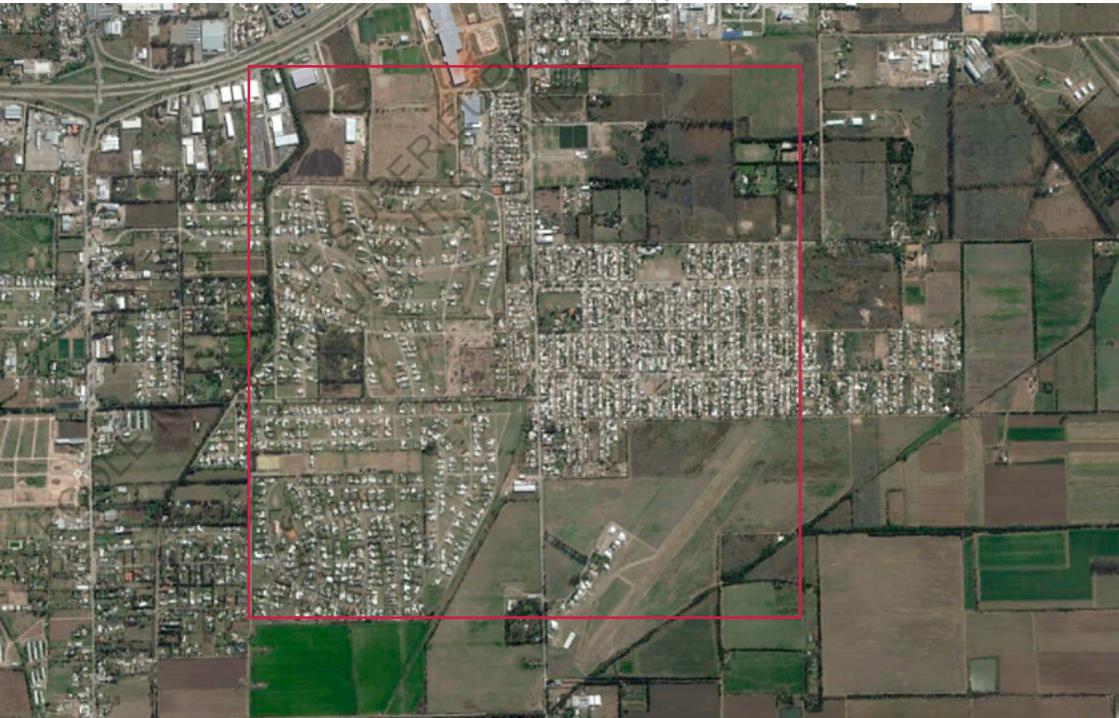


Image GoogleEarth

Partie I : Limites matérielles

1. Définition de limites matérielles
 - a. Limite matérielle dans la ville
 - b. Types de limite matérielle

2. Limites matérielles présentes sur le site
 - a. Limite 1
 - b. Limite 2
 - c. Limite 3
 - d. Limite 4

3. Contraste de ces limites

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. La limite matérielle dans la ville

a. Limite matérielle dans la ville

Limite, nf.

- Ligne séparant deux pays, deux territoires ou terrains contigus
- Ligne qui circonscrit un espace, marque le début et/ou la fin d'une étendue
- Ce qui marque le début et/ou la fin d'un espace de temps ou ce qui le circonscrit
- Borne, point au-delà desquels ne peuvent aller ou s'étendre une action, une influence, un état, etc.
- Degré extrême de quelque chose, seuil de ce qui est acceptable
- En apposition, indique un seuil au-delà duquel quelque chose n'appartient plus à l'ensemble donné

Lorsque l'on se penche sur la définition du mot « limite », bien qu'elle prenne plusieurs sens, l'idée principale reste la même : séparation. Les mots retenus dans le cas d'une limite urbaine, tenant plus à l'ordre de l'espace, ce serait la séparation de deux terrains, un point au-delà duquel on ne fait plus partie d'un ensemble.

La limite matérielle telle que représentée dans cette étude, se réfère à un corps physique, une construction, une séparation de l'inconnu, et du danger. Sa représentation la plus commune et plus compréhensive est celle du mur.

Historiquement, le mur des villes, tel que celui du Moyen Age, était bâti pour se protéger des barbares, de l'extérieur, du danger menaçant de l'étranger. Le mur a avant tout un rôle de défenseur, de protecteur.

Mur, nm.

- Obstacle constitué par des personnes ou des choses pour s'opposer, résister.
- Obstacle à la communication, à la compréhension entre les personnes.
- Ce qui isole, sépare, sert de limite.

En même temps, lorsque l'on pense à la construction d'un corps physique, qui n'est pas naturel, c'est à dire qu'il ne s'agit pas d'un élément créé par la Nature sinon par l'Homme ; il y a derrière une conscience, un besoin et une cause-conséquence qui mènent à la construction du mur. Frederic Niel qualifie le mur comme séparation selon deux types : le mur de défense, puis le mur plus récent, qu'est celui contre l'immigration. Lorsque l'on cherche « mur » sur le moteur de recherche le plus populaire, le premier résultat est celui du Mur de Berlin, un mur anti-émigration, qui a divisé une ville, un pays, une idéologie.

Le caractère du mur sur lequel j'aimerais focaliser, est celui d'une séparation à l'intérieur d'une même ville, pour séparer les mêmes citoyens, ayant les mêmes droits et devoirs.

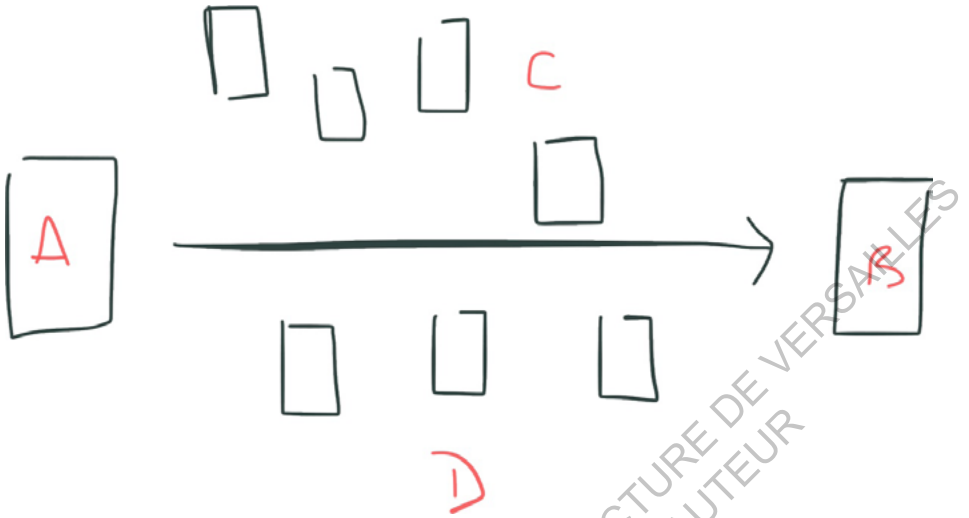
Dans le cas de Cordoba, ces limites peuvent prendre différents aspects. Les limites choisies à étudier sur le terrain ont comme caractéristique qu'elles ont toutes été bâties par l'Homme. Certaines limites ont créé une séparation non voulue au départ, comme le sont les voies de fer et les voies de circulation, autres comme les grillages et murs, sont volontairement construites pour une exclusion spatiale.

Les limites matérielles telles que définies dans ce mémoire, sont des barrières construites pour s'isoler. Il ne s'agit pas de vouloir exclure l'autre, sinon de s'écarter de la ville, créant un territoire en-clos, où l'élément physique ne permet pas la connexion avec la ville, avec l'espace urbain, marquant un dedans et un dehors, faisant de la ville un scénario de nombreux contrastes.

b. Types de limites matérielles dans la ville

Les limites spatiales se matérialisent en éléments physiques. Les non volontaires sont celles de circulation ayant un but de connexion dans un sens, elle produisent une séparation dans l'autre.

Les descriptions de limites seront ponctuées par des citations issues d'échanges lors des visites du site.



Pour relier A et B, une séparation se matérialise entre C et D.

Voies de circulation

Les routes et les voies ferrées sont souvent à la source de frontières entre différents quartiers dans la périphérie de Cordoba, le périphérique lui-même, l'anneau de contournement, est la principale barrière physique qui marque l'intérieur de la ville et l'extérieur de celle-ci. Avec l'expansion de ces dernières décennies, la ville s'est étendue au delà de cette limite.

C'est dans la périphérie la fragmentation spatiale est plus notoire, puisque la planification territoriale s'arrête dans ce cercle.

Dans les cas étudiés, les principales barrières se distinguent dans le fait qu'elles ont été construites par des organismes privés, pour enfermer les quartiers.



Photo de l'auteur

Mur sécurisé

Il s'agit de murs en briques, d'une hauteur de trois mètres, qui empêche tout contact visuel et physique. Les seules fractures de ces murs sont les accès où l'on retrouve une sécurité plus grande, puisqu'ils sont surveillés de manière permanente.

« Le mur montre qu'on a chacun notre côté »

Sebastian, 30 ans, Fincas del Sur

La sécurisation du mur se fait par des câbles haute tension, ce qui permet de ne pas avoir à monter à plus de trois mètres de hauteur. Il y a aussi des caméras de surveillance qui regardent vers l'extérieur du mur. Ce mur agit comme une forteresse, se protégeant des dangers extérieurs.

«Lorsqu'on a aménagé ici, ce qui a fait la différence avec un autre country c'est qu'il y avait un mur plein. Nous voulons construire une maison avec beaucoup de vitrage, mais nous ne voulions pas être vu par les autres. Dans le quartier nous nous connaissons tous. Mais nous ne voulons pas étaler nos biens avec l'extérieur.»

Sandra, 47 ans, Fincas del Sur

Ces murs sont la limite qui sépare les *countries* de la ville. Ils encerclent le périmètre, fragmentant l'espace entre les parties privées et les parties publiques.



Photo de l'auteur

Grillages

Bien que le but soit le même, parfois la séparation se fait par un grillage. Comme le mur, il est souvent accompagné de une surveillance vidéo et avec des gardes.

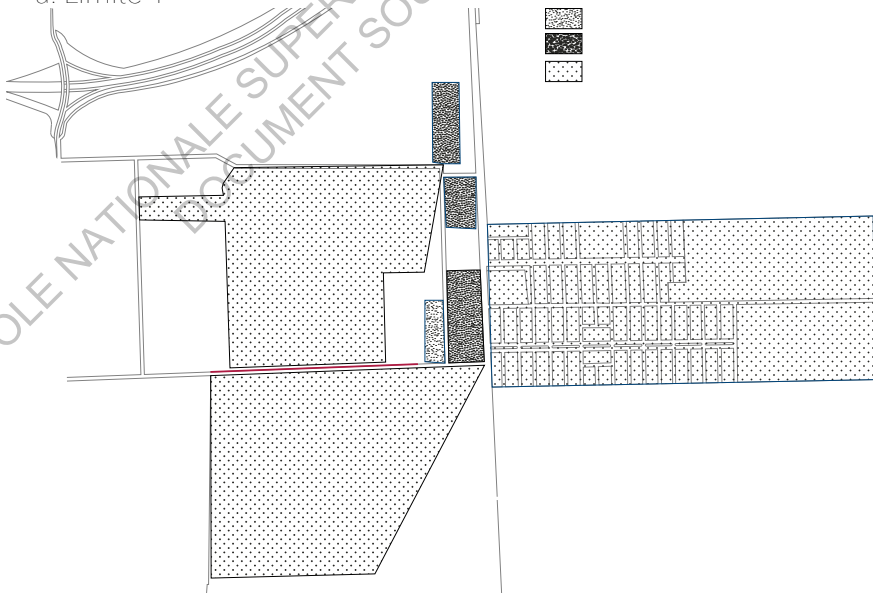
Parfois, ces grillages sont recouverts avec des toiles épaisses et opaques pour empêcher tout contact visuel.



Photo de l'auteur

2. Type de limites présentes sur le site

a. Limite 1



On peut parler ici d'une accumulation de limites matérielles telles décrites antérieurement. Il s'agit de la confrontation de deux quartiers privatisés : *gated communities*, connues en Argentine comme des *countries*.

Country, nm. Il s'agit d'une urbanisation fermée (vient de l'anglais *gated community*) et répond à plusieurs appellations comme citadelle fermée ou privée, quartier fermé ou privé. C'est un type de quartier résidentiel, dont l'ordonnance et voies de circulation sont d'ordre privée, et compte avec un périmètre défini par des murs ou grillages, avec des entrées contrôlées par un service de sécurité, lequel se charge de vérifier et contrôler l'identité des visites en plus de les annoncer.

Caractéristiques des countries

Une fois que l'on passe le contrôle, on se retrouve à l'intérieur d'un quartier où les maisons sont grandes, ouvertes sur la rue. Les rues sont étroites, et il s'agit d'une zone 30. L'intérêt de conduire à une vitesse modérée est non seulement pour éviter les accidents, mais aussi de ne pas vivre le bruit comme en dehors des murs, le bruit de la ville.

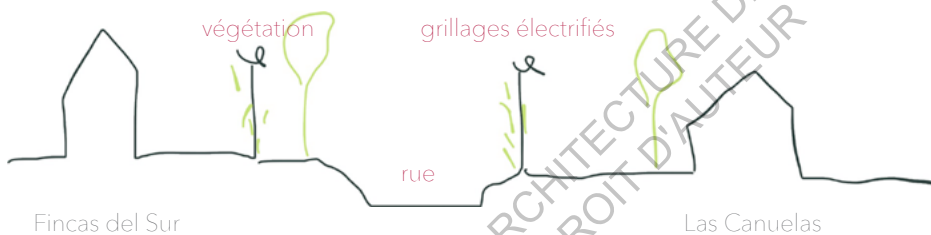
Les grands countries ont pour la plupart des espaces communs comme des club houses, commerces, terrains de sport, piscines, jeux pour enfants, terrains de golf, spas, églises, écoles, et parfois même des hélicoptères.

	Las Cañuelas 2001	Fincas del Sur 2005
Descrip.	Un country : Air pur et beaucoup de vert pour marcher sous le soleil ou la lune. Confort, sécurité et la tranquillité que tout va aller bien. Un terrain de golf : pour jouer et rivaliser, se divertir et profiter sainement un terrain de golf, une piscine, des terrains de football et tennis. 357 lots de 1 500m ² , avec en fond des grands espaces verts.	Country club, à proximité du centre de Córdoba (15 minutes). 55 hectares et 188 lots.
Services	<ul style="list-style-type: none"> - terrain de golf - terrain de tennis - terrain de football - piscine natation - Club House - Gymnase avec vestiaire et sauna 	<ul style="list-style-type: none"> - équitation - terrain de tennis - terrain de football - Club House
Comodités	<ul style="list-style-type: none"> - sécurité totale de dernière génération avec clôture et caméras avec TV et détecteur de mouvement - vigilance les 24 heures et contrôle des entrées - égouts - électricité - gaz naturel avec infrastructure souterraine - routes goudronnées 	<ul style="list-style-type: none"> - sécurité totale de dernière génération avec clôture et caméras avec TV et détecteur de mouvement - vigilance les 24 heures et contrôle des entrées - égouts - électricité - gaz naturel avec infrastructure souterraine - routes goudronnées

Ces quartiers privés sont présentés comme le paradis. Non seulement dans la description, mais sinon que pour toute la société argentine, le country est synonyme de sécurité. Les limites physiques participent à ce sentiment, marquant un extérieur et un intérieur.

« Le fait est que, les gardes te connaissent, et une fois que tu passes le contrôle t'es en sécurité. Tu peux lâcher prise et aller chez toi tranquillement. Les barrières sont la transition de la sérénité. »

Pablo, 43 ans, Las Cañuelas



Photos de l'auteur



Sur la coupe et les photos, on peut voir les limites matérielles. Dans les cas présents, il s'agit de deux grillages et la rue comme séparation. La coupe comme la photo montrent cette différence entre l'intérieur et l'extérieur.

Description des limites matérielles

1. Limite Country Fincas del Sur

Colonnes de matériel, supportant un grillage, en parties recouvert par un tissu épais et opaque, mais souvent nu.

La coiffe du grillage est un filet électrique. Il y a en plus un poste de surveillance tous les 350 mètres.

Les lots des habitations sont directement reliés au mur.

Il n'y a aucun accès.

2. La rue comme limite

La rue se retrouve plus bas, les deux quartiers étant surélevés. Cette condition et le fait qu'elle soit en terre fait que l'eau stagne lorsqu'il pleut. Lors d'une des visites, je n'ai pas pu traverser en voiture, m'obligeant à faire demi-tour.

3. La végétation

Sur les photos aères, on peut voir la plantation en ligne, au bord des grillages.

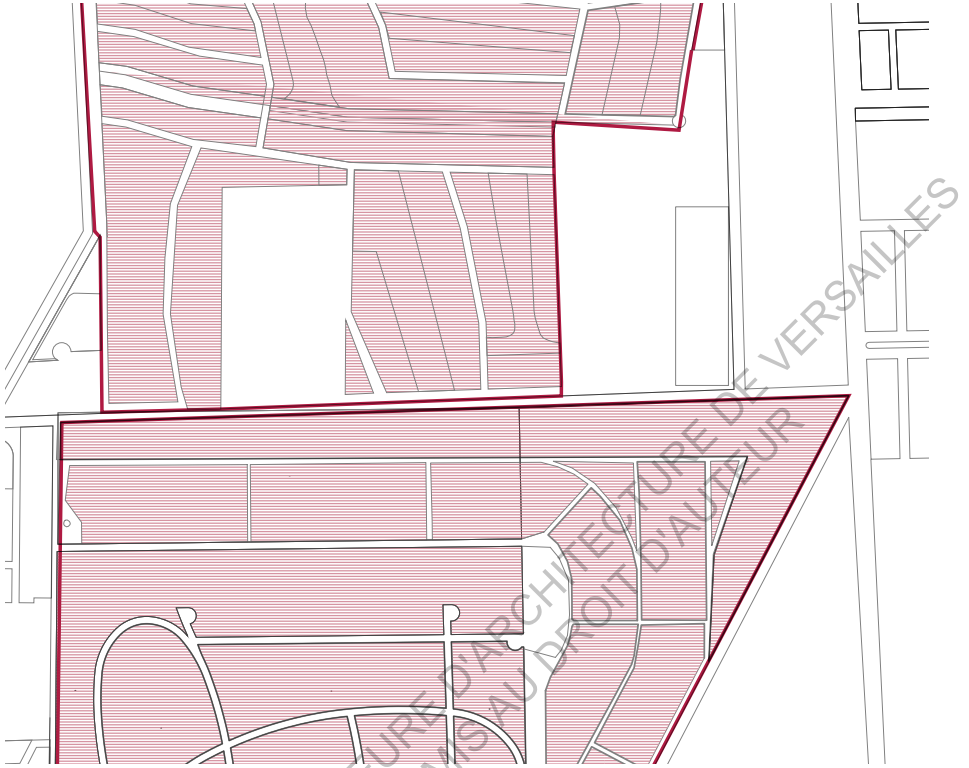
4. Limite Country Las Cañuelas

A différence de l'autre grillage, celui-ci est recouvert sur tout le long. Il n'y a pas de postes de surveillance le long de celui-ci. Une rue intérieure délimite les lots du grillage.

Il n'y a pas d'accès.

1. http://www.buscobarrionprivado.com/barrios_privados/cordoba/cordoba/cañuelas-country-golf

2. http://www.guiacountry.com/countries/imagenes/index.php?CO_ID=546&country=Fincas%20del%20Sur

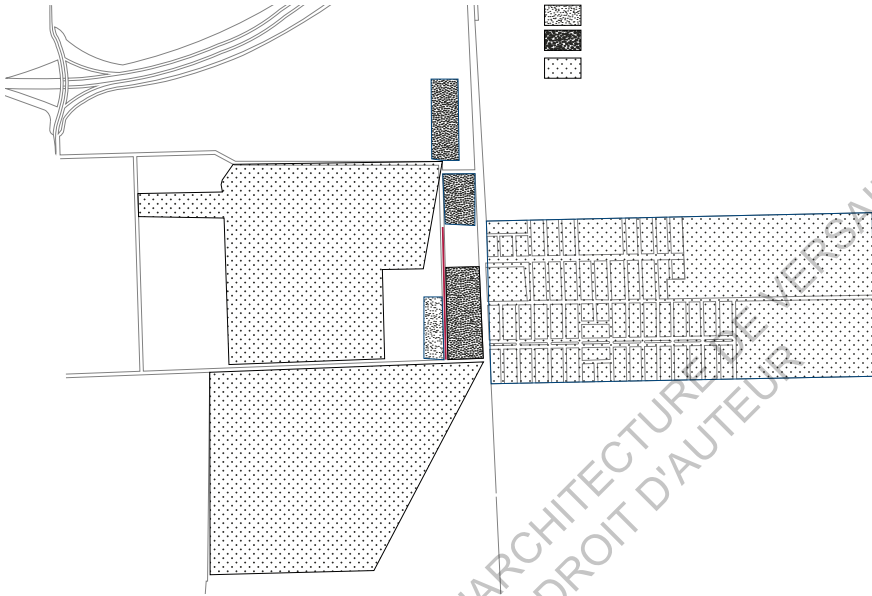


La répartition des logements dans les lots est la même dans les deux quartiers. Le dessin informel est volontaire, due à l'envie de paraître « sauvage », un paysage naturel. Ils disposent d'un grand terrain. Les maisons sont rarement de moins de 150m², et les jardins prennent une grande place.

La végétation travaille aussi comme limite matérielle, les arbres empêchent le contact visuel. C'est le cas pour le country Las Cañuelas. Comme on a pu le lire dans les description des quartiers, la végétation, la volonté de ressembler à la campagne est une des principales caractéristiques des *countries*.

Les murs ont une hauteur de trois mètres. Dans le cas du *country* de Las Cañuelas, il y a une rue intérieure entre le mur et les lots. Dans le cas du *country* Fincas del Sur, les lots sont directement reliées au mur.

b. Limite 2



Deux nouveaux types de quartier se présentent ici. Il s'agit d'une villa à gauche et d'un *asentamiento* à droite. La différence entre ces quartiers se fait par la définition même des termes :

Villa de emergencia, nf. Les villas sont un phénomène apparu dans les années 1950, avec l'expansion de l'industrialisation. Au début, c'est l'exode rural qui vient créer ce type d'urbanisation, cherchant des nouvelles opportunités dans la ville. Comme son nom l'indique, les villas sont prévues comme un lieu transitoire, non permanent.

Les habitants ne vont pas dans les villas avec l'idée d'y construire un logement, sinon d'attendre jusqu'à avoir la possibilité d'aller quelque part pour y rester. Cette caractéristique a fait que le tracé d'une *villa de emergencia* est informel, puisque l'on profite du moindre espace pour s'y installer. Il s'agit de constructions précaires, et en surpopulation. La décision d'y habiter est individuelle, par famille.

Asentamiento, nm. Ce phénomène naît dans les années 1980, montrant l'état fragmenté de la société argentine. Il a lieu dans tout le pays, dévoilant la dualité entre un groupe riche et un groupe pauvre dans la société. Il s'agit d'une occupation organisée des terres. Ce sont des *villas de emergencia* qui s'assument comme permanentes. *L'asentamiento* est considéré comme un nouveau type d'habitat.

Les habitants s'unissent et luttent pour les terres qu'ils occupent, créant ainsi une coopérative et une identité.

Le fait que *l'asentamiento* soit perçu comme une solution d'habitat permanent a beaucoup de conséquences dans le type d'occupation du sol. L'objectif n'est pas de trouver un lieu de transition, mais une résidence. La configuration du tracé urbain régulier et planifié, imitant le damier caractéristique de Córdoba et Buenos Aires, en prévoyant des espaces libres pour les lieux communautaires et publics. La répartition se fait donc par pâté de maisons et numéro de lot.

L'objectif est d'être assimilé au reste de la ville, de se normaliser, d'être un quartier en plus, avec le paradoxe conséquence d'une occupation illégale des terres qui mène à des stratégies d'organisation qui cherchent à remplir les exigences légales en termes d'utilisation du sol.

Sur le site étudié, la *villa de emergencia* correspond au quartier de gauche, tandis que *l'asentamiento* est celui de droite.

Présentation des quartiers

Ampliación Las Magdalenas est la *villa de emergencia*. Le phénomène pour ce quartier m'a laissé un peu perplexe. Il apparaît sur aucun document officiel. Comme on peut le voir sur le cadastre qui m'a été donné par la Mairie, le quartier n'existe pas. Pourtant comme on peut le voir sur les photos, il y a beaucoup de constructions ne sont pas précaires. Pour connaître le nom j'ai dû parler avec les voisins. Le nom est venu plus tard que le quartier lui-même. J'ai pu recueillir très peu d'informations sur le quartier. La situation de ce quartier est assez perturbante.

En ce qui concerne les services, les réseaux d'eau, gaz et électricité sont des connexions irrégulières au réseau publique de la ville.

Las Magdalenas, un *asentamiento*, où vivent près 150 familles. Le terrain occupé appartient à la Nation. Il s'agit de terrains des voies ferrées, abandonnées aujourd'hui. Les voisins ont créé une coopérative, et luttent pour les droits d'appartenance du sol. La plupart des familles veut payer son lot. Ils ne se considèrent pas comme des habitants de *la villa*, le terme de « *villero* » habitant d'une *villa de emergencia* est associé à des conditions de surpeuplement, promiscuité et délit.

La situation du quartier reste tout de même précaire. Les habitants ont réussi à que l'État intervienne pour leur apporter les réseau d'eau et électricité mais ils n'arrivent que jusqu'à l'extérieur des maisons.

« C'est moi qui ai fait les connexions. On a le poteau dehors, et pour avoir de l'électricité à l'intérieur nous avons relié les câbles »

Jessica, 63 ans, Las Magdalenas.



Photo de l'auteur

La limite ici est la rue, une rue non goudronnée. L'intérêt de cette limite est que d'un point de vue légal, la *villa de emergencia* n'existe pas. La rue n'a pas de nom. Pourtant elle est là depuis plus de quinze ans. Il n'y a pas de trottoir, tout est en très mauvais état.



Nous pouvons observer l'état informel de cette partie du site. D'un côté il n'y a pas de planification, tandis que l'*asentamiento* répond à la même logique que répond le quadrillage de la ville.

« J'habite ici depuis sept ans. Avec mon mari on cherchait un endroit où vivre avec nos enfants. Nous sommes six et ma soeur nous a rejoint il y a quelques mois avec ses enfants aussi parce que sa maison a brûlé. »

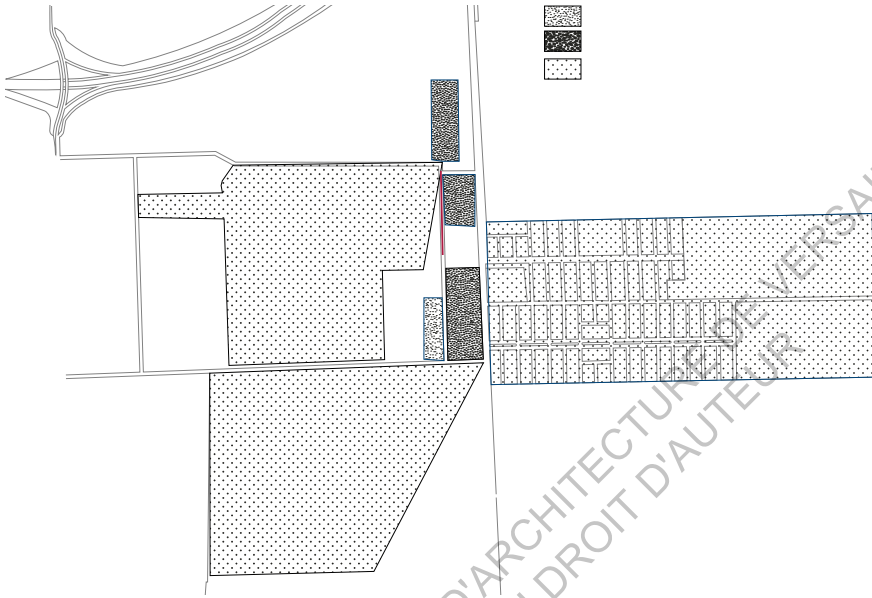
Yanina, 26 ans, Las Magdalenas.

Au début, lorsque je regardais la distribution des habitations sur les photos aères, j'ai cru que c'était celle à droite qui était la plus récente. Mais il se trouve que lorsqu'on remonte dans le temps, (voir dans l'annexe), la *villa de emergencia* à gauche est la première à avoir existé. Mais le manque d'investissement des habitants lui empêche d'exister légalement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

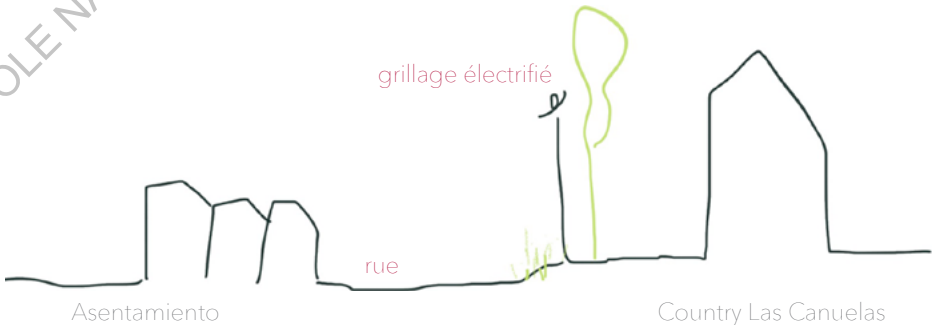
-
1. <https://www.pagina12.com.ar/diario/elpais/1-159346-2010-12-26.html>
 2. <http://www.lavoz.com.ar/ciudadanos/el-mapa-marginal>

c. Limite 3



Ici, il n'y a pas besoin d'une longue présentation. Il s'agit en effet de deux quartiers, l'un présenté lors de la description de la limite 1, le *country* de Las Cañuelas, à gauche, et un nouveau quartier, Nuestro Hogar I, dont le type est le même que dans la limite 2, un *asentamiento*, plus récent. Il est né en 2009, lorsque des familles sont délogés d'une villa, dont les terrains ont été récupérés par une entreprise privée.

Dans la troisième partie, le parallèle entre ces deux quartier sera étudié de manière plus détaillé.

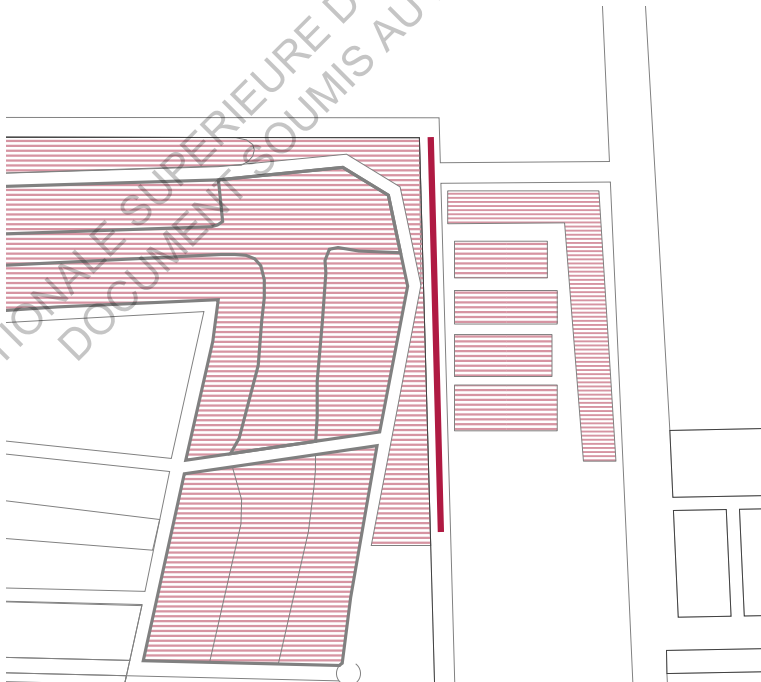


La limite matérielle ici est le même qui encercle tout le country. Des deux parts on a une rue qui met de la distance entre les deux quartiers. De part et d'autre, les maisons se trouvent à quinze mètres du mur, comprenant une rue de chaque côté : à l'intérieur du country la rue est goudronnée alors qu'elle est en terre du côté du *asentamiento* Nuestro Hogar I.



Photos de l'auteur

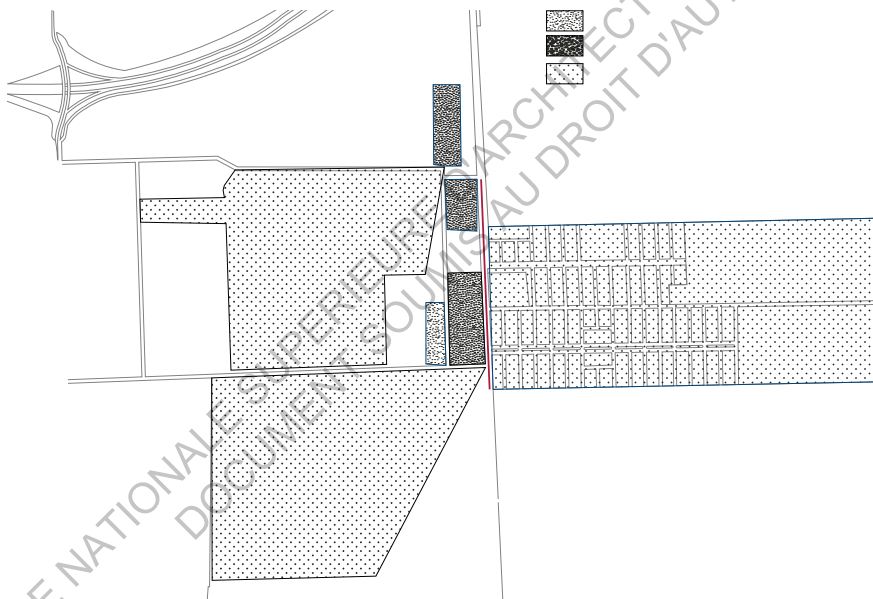
On trouve ici une des entrées du country. Avec toute la sécurité qu'elle implique. Pour entrer dans un country, vous devez avoir été invité par un des habitants, on vous demande alors votre carte d'identité, on prend votre plaque d'immatriculation, et vous êtes annoncés.



Les deux quartiers se sont formés en même temps, l'un a été construit par une entreprise privée et l'autre l'État a permis que les habitants s'installent et construisent.

Ce phénomène est dû au coût des terres au-delà de la périphérie. Au moment de la création des quartiers, les besoins étaient les mêmes. Il s'agit de terres agricoles où les infrastructures et services de la ville n'arrivaient pas. Ainsi, les habitants du *country* ont aujourd'hui accès aux services car ils ont été installés (eau, gaz, électricité) mais pas les voisins qui se trouvent à trente mètres.

d. Limite 4



La limite matérielle ici sépare les deux *asentamientos* que nous venons de voir d'un quartier résidentiel de la ville de Cordoba : Coronel Olmedo.

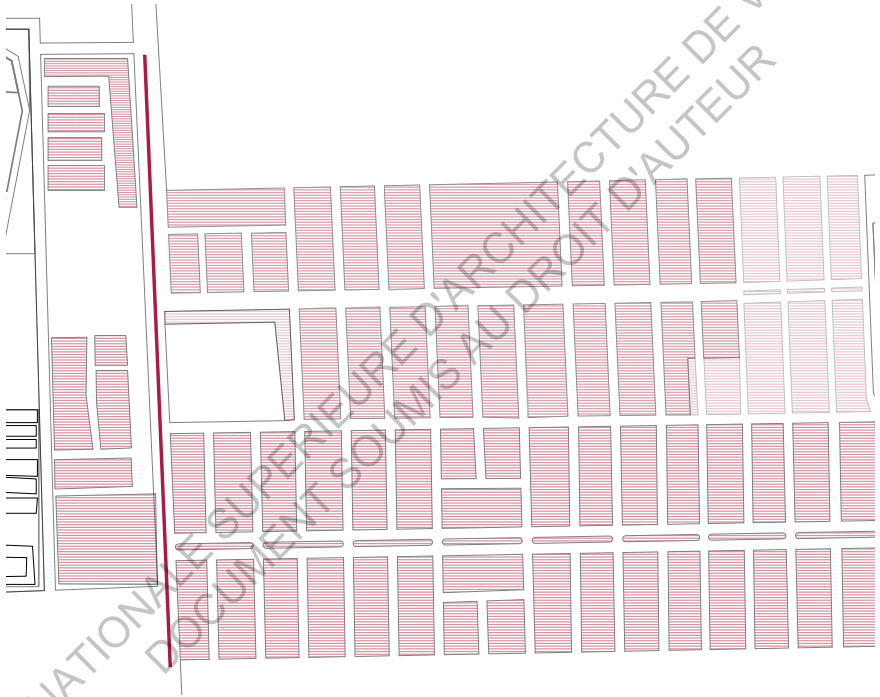
La classe sociale qui y habite est classée comme « moyenne-basse ».

La limite matérielle est une ancienne voie ferroviaire, aujourd'hui hors d'usage.

Souvent les bidon villes se construisent sur les voies ferrées car ce sont des terrains abandonnés. Le train à Cordoba ne marche plus, des traces des anciens voies sont encore là.

« Il est impossible que le train revienne. De toute manière, nous au cas où on s'est installé au bord des voies. Mais pour que cela arrive, il faudra déloger plein de familles, qui comme nous, n'ont pas où aller »

Esther, 39 ans, Nuestro Hogar I



1. <http://wikimapia.org/19616969/es/Barrio-Coronel-Olmedo>

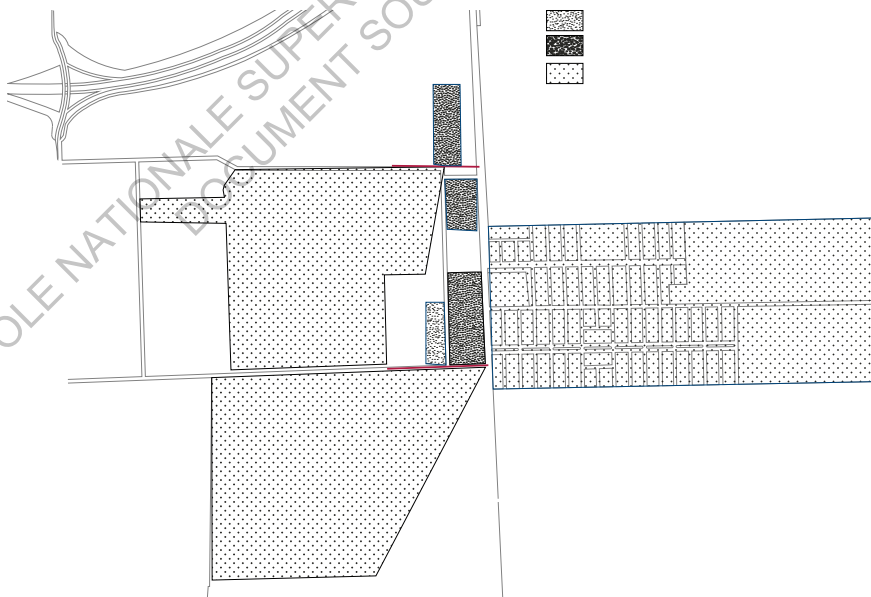
On remarque la présence d'une planification dans les deux quartiers. Mais on remarque aussi différence entre ceux-ci par le dessin. Dans le cas du *asentamiento*, le dessin est plus libre, les îlots sont plus petits aussi, mais on retrouve a peu près le même nombre d'habitations par îlot dans les deux cas, marges la différence de surface.



Image de GoogleEarth

Lorsque nous regardons le quartier Coronel Olmedo, les rues sont en mauvais état mais elles sont goudronnées. Sur la limite, nous avons d'un coté le trottoir et de l'autre de la terre.

e. Limite 5



Il s'agit de deux limites différentes mais qui représentent tous deux les mêmes types de quartier. Le plus au Nord est aussi un *asentamiento* qui porte le même nom que l'avenue, 11 de septiembre, un des premiers *asentamientos* apparus sur le site.

Ces limites sont les mêmes que la limite 2, puisqu'ils s'agit de mur et de rues qui séparent les *countries* des *asentamientos*. Ce sont aussi les plus intéressantes, car c'est là qu'on voit les plus grands contrastes montrant la ségrégation socio-territoriale.



Image de GoogleEarth



Image de GoogleEarth

3. Contraste des limites

Les limites matérielles sont construites par l'Homme. Certaines volontaires, comme le mur et les grillages, d'autres qui le sont devenu dans les temps, comme les voies ferrées et les rues, elles participent à la fragmentation de la ville.

Cordoba est une ville qui connaît une forte fragmentation spatiale, représenté par les limites que l'on a pu étudier et prendre en exemple.

Bien que les *villas de emergencia* sont un phénomène qui existe depuis presque un siècle en Argentine et sont un facteur de pauvreté caractéristique des pays en voie de développement, l'apparition des *countries* a marqué une plus grande différenciation sociale, changeant les patrons socio-spatiaux existants et la logique d'intégration sociale. Córdoba est une ville qui connaît une forte ségrégation spatiale qui crée des polarités fortes, riches et pauvres, dont la proximité entre ces deux pôles fait ressortir les contrastes, surtout dans la périphérie.

La ségrégation spatiale fait référence à la proximité géographique de personnes qui ont des caractéristiques analogues, et dans ce cas, tendent à une concentration de groupes qui ont des caractéristiques socio-économiques similaires et qui peuvent se reconnaître dans l'espace urbain. Ainsi, la ségrégation implique la séparation résidentielle de différents groupes de population, se basant principalement sur les niveaux socio-économiques.

Les limites matérielles sont les frontières physiques dans la ville qui participent à une différenciation des classes sociales entre les habitants.

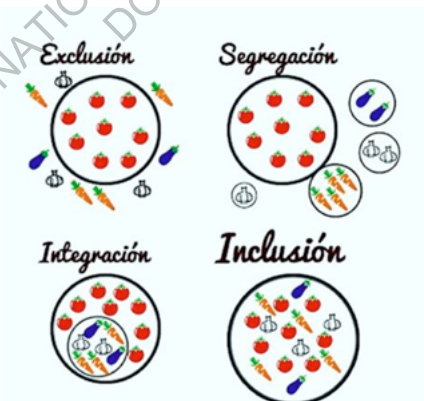


Schéma explicatif des notions d'exclusion, ségrégation, intégration et inclusion

Dessin de Tomates Felices

La représentation la plus forte et avec le plus de signification est celle du mur, du grillage, qui encercle les quartiers fermés sécurisés. Elle agit en plus comme une forteresse, créant un intérieur et un extérieur. On a pu le voir dans le dessin du cadastre l'inégalité qui se crée dans le territoire, créant aussi une inégalité de l'espace pour les habitants. Ces frontières marquent des inégalités dans les infrastructures et les services, et l'accès a des conditions de vie. Ces barrières interrompent le tissu urbain.

La limite matérielle est l'élément qui permet de contraster deux types d'habitat différent, marquant ainsi la structure spatiale de la ville. Ces limites permettent aussi de faire ressortir des limites qui ne sont pas matérielles mais se ressentent physiquement, qui ont modifié la structure sociale.

Le phénomène d'aller habiter dans la périphérie se doit à l'extension dont la ville de Córdoba est victime, prenant de plus en plus des terres de la ceinture verte, changeant radicalement l'environnement. La plupart des personnes qui n'ont pas les moyens économiques pour avoir une maison dans le centre se retrouvent dans la nécessité de s'établir dans la périphérie urbaine. Les *asentamientos* urbains sont le lieu où les personnes vivent dans des conditions de vulnérabilité, avec des sols en terre, toits en taule sans accès aux services.

A coté, la vente de lots dans les *countries* et l'éloignement du centre se doit à une volonté auto-ségrégation, qui correspond à la recherche d'une meilleure qualité de vie.

Mais cela crée un des effets sociaux le plus négatifs : la ségrégation sociale qui est générée par la construction des enclaves expulsives qui s'isolent de la ville et transforment des barrières physiques en barrières sociales. Les portes, les barrières, les grillages, les murs et les dispositifs de sécurité renforcent la ségrégation sociale urbaine et établissent clairement une division entre « ceux de l'intérieur » et « ceux de l'extérieur ».

1. <http://www.momarandu.com/amanoticias.php?a=8&b=0&c=148222>

Partie II : Limites immatérielles

1. Définition de limites immatérielles
 - a. Comment définir l'immatériel
 - b. Limites immatérielles de la ville
2. Limites immatérielles du site
 - a. Country
 - b. Quartier
 - c. asentamiento et villa de emergencia
3. Conclusion limites immatérielles

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Définition des limites immatérielles

a. Comment définir l'immatériel ?

Immatériel, nm. Qui n'a pas de consistance corporelle.

En 1963, Peter Cook, publie un nouvel concept de ville. Archigram choisit alors de faire une différence entre la ville, et la ville sensible. L'idée part de l'expérience que la rue est plutôt influencée par les forces ambiantes et immatérielles que par l'espace physique.

Bien que la ville sensible telle que définie par Archigram s'appuie sur l'impact des technologies numériques qui influencent de plus en plus notre vie quotidienne, le terme d'immatériel et d'appréhension de la ville m'ont interpellé lors de mon étude des différences urbaines qui existent entre les différents types de quartier.

La ville sensible est un espace non pas défini par une forme physique mais plutôt engendré par des pratiques immatérielles ressenties. La ville sensible est un espace urbain non pas défini par une forme physique mais plutôt engendré par des pratiques immatérielles ressenties, ce qui rend cette partie plus complexe.

Au départ, je pensais que les limites immatérielles étaient la ségrégation et l'inégalité, mais plus je lisais et plus je visitais les quartiers marginaux de Cordoba, plus je me rendais compte que cela est le produit des limites immatérielles, non l'origine.

Elles découlent des limites matérielles. La fragmentation territoriale et la fragmentation sociale sont complémentaires. Il n'y a pas une qui passe avant l'autre, elles se font en même temps.

b. Limites immatérielles de la ville

Pour comprendre et identifier les limites immatérielles, le travail s'est fait in situ. J'ai opté pour un travail avec des échantillons dans plusieurs quartiers et non seulement ceux du site étudié. Ceux que j'ai le plus visité sont les quartiers de type *asentamientos*, étant donné que c'étaient pour moi ceux auxquels je suis plus étrangère.

Il y a sûrement beaucoup plus de limites que l'on peut identifier comme immatérielles dans la ville. Lors de mon étude, je suis arrivée au choix de celles qui revenaient le plus souvent lors de mes interventions sur le site et dans la ville en général.

Sécurité

Nous pourrions même parler du sentiment de sécurité. C'est bien connu que les villes d'Amérique Latine présentent un facteur d'insécurité élevé. L'Argentine compte parmi les pays les moins dangereux du continent mais il faut savoir qu'avec la crise, les violences se sont intensifiées. La crise économique en Argentine a montré une augmentation des inégalités sociales et un processus de privatisation général de la société où la ségrégation spatiale a trouvé son principal élan. Dans un contexte de non protection et non régularisation dans lequel les individus paraissent être dramatiquement et inégalement livrés à eux-mêmes, s'est diffusé le sentiment d'insécurité et de fragilisation des liens sociaux sur des grands secteurs de la société, ce qui stimule l'adoption de nouvelles modalités de production de lien social grâce à la privatisation de la sécurité. L'expansion et consolidation des urbanisations privées comme les *countries* est le symbole, de manière emblématique, de ce processus.

L'État étant dépassé par la situation de criminalité, et ne répondant pas à la demande des citoyens, ces derniers ont recours à des organismes privés. Ainsi, dans les quartiers à l'intérieur de la ville de Córdoba, les voisins se réunissent pour employer un garde qui est présent toute la nuit. Les voisins appellent le garde lorsqu'ils veulent entrer chez eux le soir ou dans la nuit pour que celui-ci surveille. De même, dans les immeubles, il y a toujours un concierge la nuit et dans certains quartier toute la journée. La sécurité est la principale raison pour laquelle les familles déménagent dans les *countries*.

Accessibilité

La classification de l'accessibilité en tant que limite immatérielle est un peu complexe dans le sens qu'elle concerne des choses matérielles.

Le but ici est de parler de l'accessibilité pour entrer dans les différents quartiers. En effet, que l'on soit arrêté par un contrôle où en risque de danger, l'entrée reste quelque chose de différent, qui nous fait expérimenter des transitions auxquelles nous ne sommes pas habitués dans la ville proprement dite, la ville en tant qu'espèce public.

Par exemple, dans les *countries*, comme nous l'avons décrit précédemment, on passe par des contrôles qui accompagnent les limites matérielles. Lorsque vous voulez entrer dans une *villa de emergencia*, bien qu'il n'y ait pas de contrôle policier, le sentiment reste le même en ce qui concerne le fait de ne pas être le bienvenu. Les facteurs d'entrée changent selon les quartiers.

Cette limite est très liée à celle de la sécurité, car la difficulté d'accès est liée à la peur de la ville ouverte.

Éducation

Éducation, nf.

- Conduite de la formation de l'enfant ou de l'adulte.
- Formation de quelqu'un dans tel ou tel domaine d'activité ; ensemble des connaissances intellectuelles, culturelles, morales acquises dans ce domaine par quelqu'un, par un groupe.
- Connaissance et pratique des bonnes manières, des usages de la société ; savoir-vivre.

Pour accéder aux quartiers les plus défavorisés, j'ai intégré une ONG, Un Techo Para Mi País, qui intervient dans les *asentamientos* selon trois approches, dont une qui concerne l'éducation des habitants. En interagissant avec cette équipe et en entrant en contact avec les habitants, j'ai pu tirer quelques conclusions sur les modes de vie, ce que j'ai assimilé avec l'éducation, me basant sur la définition propre du terme, « Connaissance et pratique des bonnes manières, des usages de la société ; savoir-vivre ». En tant que limite, elle immatérielle, l'éducation montre des contrastes très fortes.

2. Limites immatérielles du site

La représentation de ces limites est complexe, j'ai donc fait le choix de les montrer au travers des témoignages issus de différents questionnaires, fait de manière spontanée.

a. Country

La sécurité est la base fondamentale de la structure de commercialisation des *countries*. Dans la première partie, dans la définition et caractéristiques des *countries*, le terme et l'idée de sécurité est récurrente. Non seulement dans les moyens de sécurité qu'il utilisent, sinon le sentiment de sécurité promis par les limites matérielles qui délimitent le périmètre du quartier.

Dans les deux quartiers étudiés, la « sécurité » est relationné à une « qualité de vie ».

« On a déménagé ici parce que ma soeur y habite. Nous avons des enfants du même âge. Nous habitons dans un quartier près du centre ville avant, mais lorsque les enfants voulaient faire du vélo pour moi c'était un stress, qu'on leur fasse du mal pour les cambrioler »

Gianna, 37 ans, Fincas del Sur

La commercialisation de la peur de la ville ouverte, fait qu'aujourd'hui les familles qui ont les moyens préfèrent s'installer dans les *countries*. La zone où se trouvent les *countries* Las Cañuelas et Fincas del Sur, leur fait peur.

« Je ne sors jamais du quartier seule le soir. Nous avons des gardes qui surveillent les rues internes mais pas celles qui sont dehors. Plus d'une fois on a jeté des cailloux sur les voiture des voisins, une fois le contrôle passé. Non ce n'est pas un endroit pour traîner seul »

Mariela, 40 ans, Fincas del Sur

Souvent, une des raisons qui provoque le déménagement des familles dans les quartiers des *countries* est une agression et cambriolage qu'ils ont vécu dans la ville, dans leur quartier ou chez eux. La peur et la violence dont est productrice la ville, chasse les habitants de la ville ouverte.

« Je me suis retrouvé le pistolet sur la tempe, pour que je leur donne ma montre à deux pâtés de maison de chez moi. Je dormais plus, j'avais peur de me déplacer à pied dans le quartier. Maintenant ici je fais ce que je veux, et je dors même avec les fenêtres ouvertes. »

Mario, 67 ans, Fincas del Sur

Vivre dans un *country* est devenu un symbole de statut en plus d'être synonyme de sécurité grâce à un exhaustif contrôle des accès, avec une vigilance physique et virtuelle.

J'ai premièrement pu accéder au Country Incas Del Sur, grâce à l'ami d'un de mes cousins qui m'a invité chez lui et m'a permis de rencontrer quelques voisins. Pour les enquêtes je me suis permis d'arrêter quelques personnes, me voyant avec un de leur voisins, cela ne posait pas problème, même si le jeune homme qui m'accompagnait ne se sentait pas à l'aise.

Nous sommes entrés en voiture. Le garde à l'entrée nous a demandé qui nous venions voir, il les a appelé pour confirmer l'invitation. Ensuite nous avons dû donner plaque d'immatriculation et carte d'identité.

La limite immatérielle dans le country se perd avec la limite matérielle dont fait preuve le grillage, le mur.

Mais le fait est que lorsque nous sommes à l'intérieur, on ressent une atmosphère différente.

Dans le Country Las Cañuelas, la situation pour y accéder a été plus compliquée. N'ayant pas de connaissances de personnes dans le country, j'ai dû me présenter au près du contrôle. Que je leur annonce que je faisais une étude ne leur a pas beaucoup plus. J'ai pu entrer pour faire un tour mais je n'avais pas le droit de faire de questionnaire, puisque les habitants qui sont là payent pour ne pas être dérangés par l'extérieur

Dans ce cas, c'est moi, en tant qu'étrangère au quartier qui ait été limité par les conditions d'accès, puisqu'une entreprise privée a décidé que seulement certaines personnes pouvaient entrer dans cette partie de la ville.

Ce qui m'a personnellement choqué dans l'éducation des habitants des *countries*, est que la ville le lieu où l'on se mélange. Dans les *countries* il y a une ségrégation sociale volontaire. Les enfants ne connaissent pas la ville. Ils sortent du *country* pour aller à l'école, souvent une école privée, où ils se relationnent avec les mêmes personnes qui habitent dans les *countries*.

Le moment où ils commencent à se rendre compte de la ville est lorsqu'ils entrent à l'université, où le mélange social est grand, et particulièrement l'université nationale de Cordoba se trouve dans le centre ville, ce qui les oblige à y aller.

« Avant ma première année je me souviens pas d'être venu dans le centre. Une fois je crois pour acheter l'entrée d'un concert. Mais c'est sale et ça craint. »

Matias, 19 ans, Fincas del Sur

b. Quartier

Le sentiment d'insécurité se ressent dans tout Córdoba, bien sûr, il ne faut pas imaginer que l'on a peur tout le temps ou que l'on peut se faire cambrioler à chaque coin de rue, mais qu'il faut être attentif. Le quartier Barrio Coronel Olmedo a des antécédents d'actes violents dans la rue. Je n'ai pas osé aller la nuit dans le quartier pour vérifier. Je n'en avais pas le droit.

« Tu sors sans rien dans la rue, il faut être bête pour sortir avec un sac »

Leti, 29 ans, Coronel Olmedo

La localisation du quartier près des *asentamientos* ne rassure pas les habitants.

« *La nuit on entend des tirs, mais on s'y habitue, tu sais que c'est pas ici* »
Joel, 42 ans, Coronel Olmedo

« *Tu as vu où on est situé ? Mes gosses n'ont pas le droit de jouer dehors. La situation dans la ville a tellement changé. Moi je jouais dehors tout le temps.* »

Javier, 34 ans, Coronel Olmedo

« *Des policiers il y en a de partout, mais ils aiment pas venir ici* »
Maria, 58 ans, Coronel Olmedo

En ce qui concerne l'accessibilité dans le quartier, il n'est pas différent que dans les autres quartiers résidentiels de Córdoba. Certes, on ressent une transition de négligence puisque cela est visible dans la conformation des quartiers. L'apparence des maisons est négligée, cela participe dans l'appréhension avec laquelle on repart.

« *Les endroits où tu peux ou tu ne peux pas traîner tous les voisins les connaissent. Ma fille s'est faite cambrioler en allant à l'école. La société est tellement pourrie que se faire cambrioler est devenu une situation normale.* »

Liliana, 45 ans, Coronel Olmedo

Pour arriver à définir ce que j'entendais par éducation dans la ville, c'est à dire le comportement des résidents vis à vis du quartier et des voisins, je préfère laisser les témoignages recueillis puisque selon les âges, les avis étaient différents.

« *De quel respect on parle ? De celui de ne pas pouvoir laisser ton vélo dehors parce qu'on te le vole ? De te faire traiter d'idiot parce que c'est de ta faute si on te vole ton sac ? Mais je ne pense pas que ca soit un problème de ce quartier, mais plutôt un problème en general de la société.* »

Sol, 24 ans, Coronel Olmedo

« *La es gens ne sont pas civilisés. Il n'y a pas de respect entre nous. On nous a appris à ne pas faire confiance à l'autre.* »

Marta, 31 ans, Coronel Olmedo

« *Je n'habite plus dans le quartier. Ici c'est un peu comme un village. Tout le monde se connaît, et lorsqu'il se passe quelque chose, tout le monde le sait. Celui qui bat sa femme tu le connais. Le gamine qui s'est faite tuer, ça arrive tous les jours ! La violence entre les jeunes est devenue normale, c'est ce qu'ils voient, ce qu'ils ont appris !* »

Jorge, 45 ans, Coronel Olmedo

« *A la sortie de l'école tout le monde aime se battre. L'autre jour, une fille a insulté une autre fille, elles se sont tirés les cheveux, c'était trop drôle et elle le méritait* »

Luciana, 12 ans, Coronel Olmedo

En faisant des recherches sur le quartier sur internet, les seules données que j'ai pu obtenir étaient des articles de journaux parlant de différents crimes, cambriolages et violence entre les résidents.

c. Asentamiento et villa de emergencia

Pour moi, c'est dans ce type de quartiers que l'on ressent le plus les limites immatérielles telles que décrites dans ce mémoire. Les mode de vie dans les *villas de emergencia* étant actuellement les mêmes, je décrirai les limites de manière générale pour ces deux quartiers, sauf pour la limite en tant que l'éducation où on peut remarquer quelques nuances entre les habitants des deux types de quartier.

Bien sur s'agissant d'espaces publics, qui appartiennent à la ville, il n'y a aucune limite matérielle qui empêche l'entrée dans le quartier. Mais nous sommes tout de suite appelés en tant que « gringo », le terme que les résidents des *asentamientos* utilisent pour désigner « les autres », ceux qui ne sont pas du quartier.

Pour un « gringo », aller dans un *asentamiento* n'est pas conseillé. En tant que membre d'une ONG, les résidents nous reconnaissent et nous n'avons jamais eu de problème. Lorsque je suis allée construire dans un des quartiers, nous avons dû arrêter la construction d'une maison, puisque le résident ne remplissait pas sa part du contrat. Nous avons été menacé de mort, et nous avons dû quitter les lieux en urgence. La sécurité fait de ces quartiers un lieu fermé pour les autres, mais aussi entre eux, puisque la violence existe non seulement avec l'étranger mais entre les voisins qui ne se connaissent même pas entre eux.

« Les motos passent tout le temps devant chez nous. Tu te fais même voler ton linge. Je laisse pas mes enfants jouer plus loin que devant la porte. »

Lali, 19 ans, Las Magdalenas

Le Code des Fautes, une loi qui appartient à la Police de la Province de Córdoba, avait un article qui permet d'arrêter un individu pour « port de visage ». Bien qu'il ne soit plus en vigueur, il permettait à la police de décider qui le sort d'un individu sans qu'il y ait eu agression ou acte qui le justifierait.

L'autorité peut alors arrêter « ceux qui rodent (...) ou restent dans les environs avec une attitude suspecte, sans raison, selon les circonstances du cas ou provoquant inquiétude entre autres propriétaires, habitants, résident temporaire ou voisin. »

La plupart des personnes arrêtés habitaient dans des *asentamientos* et villas. Il s'utilisait surtout sur des jeunes entre 18 et 25 ans.

« La police se sert du Code de Fautes pour nous arrêter sans raison »

Nelson, 24 ans, Las Magdalenas

« J'ai été arrêté plein de fois à cause de cet article. J'ai subi des abus de la police plusieurs fois. Un soir nous étions en train de boire une bière avec des amis dans une place. Une heure après, il y a eu une voiture la police qui est arrivé parce que certains voisins n'aimaient pas nos têtes et ils sont repartis avec certains d'entre nous. Juste parce qu'ils aimaient pas nos visages. »

Rodrigo, 30 ans, Las Magdalenas

Devant la question sur ce qu'ils répondraient aux personnes qui fondent que ce Code permet d'améliorer la sécurité :

« Je leur demanderai à ces personnes qu'est ce cela signifie « rôder ». Que nous on ne puisse aller dans la Province de Cordoba, la où nous avons grandit, où l'on vit et où l'on travaille, parce que certains secteurs dissent qu'avec cette tête tu ne peux pas te balader dans la rue »

Oliva, 29 ans, Las Magdalenas

Mais la police intervient pour la sécurité des autres, non pour les habitants des *asentamientos*. Le quartier vu comme une menace pour l'extérieur ils n'aiment pas y entrer. Personnellement, j'ai du avoir des passeurs. Je les ai dérangé un après-midi, pour voir le quartier et pour qu'elles me permettent de rencontrer des résidents pour échanger avec eux. En général personne ne veut accéder à ces quartiers, même les services publics.

« Mon fils est asthmatique, il a eu une attaque et j'ai appelé une ambulance. Ils ne sont jamais venus et c'est quelque chose qui arrive souvent »

Maria, 20 ans, Las Magdalenas

« Quand ce sont les résidents du quartiers qui appellent la police, jamais elle vient. Par contre, lorsqu'il s'agit de venir casser une porte parce que quelqu'un a été accusé. Il y a une inégalité de droits terrible et très présente. »

Elena, 23 ans, Bénévole ONG

La plupart des habitants des *asentamientos* n'ont pas fini le lycée. Beaucoup d'entre eux s'arrêtent vers l'âge de 13 ans pour commencer à travailler. Ils ont une éducation scolaire non finie, bien que l'école soit publique et gratuite en Argentine. Ils n'ont pas la nécessité d'apprendre, d'évoluer. L'éducation sexuelle est une carence qui se voit énormément. Il y a beaucoup de jeunes filles, qui à partir de 13 ans ont des enfants. A l'âge de 30 ans, elles ont déjà sept enfants.

« Ici j'habite avec quatre de mes sept enfants. Mon mari est en prison, et deux de mes filles sont décédés. Ma fille de quinze ans vit ici avec ses deux enfants, de deux et un an, mais j'ai l'habitude, mon fils plus jeune a un an aussi. Elle a commencé comme moi, à treize ans à être maman. »

Silvia, 29 ans, Angelleli

Les carences d'éducation dans les *asentamientos* et les *villas de emergencia* sont semblables. Élevés dans la violence au sein du foyer, en surpeuplement, puisqu'ils sont beaucoup à habiter ensemble, ainsi que dans la promiscuité, des mauvaises conditions de vie et de santé, que nous approfondiront dans la troisième partie.

Une différence forte entre les habitants de la *villa de emergencia* et les *asentamientos* c'est le sentiment d'appartenance, de faire partie d'une unité. Dans les *villas de emergencia* ils ont tendance à ne rien respecter. Avec l'association Un Techo Para Mi País, lorsque les familles sont désignées pour qu'une maison leur soit construite, une participation financière leur est demandée. Que ça devienne leur, change la vision qu'ils ont du quartier. Certaines ONG travaillent aussi pour aider les résidents à obtenir les papiers de leur propriété.

Tandis que dans les *villas de emergencia*, ils donnent peu d'importance aux biens qu'ils ont accès. Certaines rencontres que j'ai eu l'occasion de faire, les habitants étaient réticents et un peu agressifs.

« On va à la mairie pour réclamer qu'on a pas d'eau, que les éboueurs ne passent pas que les rues s'inondent, et ils nous renvoient chez nous sans solution. Par contre lorsqu'on est en période électorale là on commence à avoir des promesses. On ne veut plus de promesse, on veut que l'Etat fasse son devoir. »

Victor, 39 ans, Juarez Celman

« Avec un groupe de voisins on s'est réuni pour former une association et faire appel à des ONG pour qu'ils apportent de quoi nourrir les enfants. »

Mercedes, 24 ans

Le manque d'éducation limite les habitants des *asentamientos* et des *villas de emergencia* à fréquenter les autres, ceux qui ne sont pas du quartier, à se respecter et à respecter ce qui leur appartient. L'ignorance de l'apprentissage et des opportunités les empêche de progresser, souvent se contentant des peu d'aides de l'État et celles des ONG.

3. Conclusion des limites immatérielles

Les limites immatérielles sont plus d'un ordre social. Ils reflètent les relations entre être humains, entre habitants d'une même ville. Telles que décrites dans ce mémoire, ces limites relèvent plus les aspects négatifs des quartiers, ce sont des limites qui marquent la ségrégation.

La sécurité, l'accessibilité et l'éducation montrent la ségrégation sociale qui existe à Cordoba. Elles sont difficiles à représenter, pourtant elles existent dans l'espace. Il s'agit d'une réalité physique et sensible, elles sont expérimentées par le corps. Elles rappellent aussi les obligations et devoirs d'un individu, comme le droit à un habitat digne.

Le contraste entre les différents mode de vie qui se mène dans les différents quartiers montrent l'inégalité sociale qui existe dans le même territoire. Dans le cas de l'étude, il s'agit de 625m², où les inégalités sont encore plus frappantes par le peu de distance qu'il y a entre une réalité et une autre.

La ville est par définition le lieu où tout se mélange, alors qu'ici on peut voir de plus en plus une fragmentation. Les extrêmes ne cessent de croître, donc de se rapprocher mais sans jamais se mélanger.

La peur est le vecteur des sociétés contemporaines, les *countries* sont pour cela un symbole de sécession, de repliement sur soi-même.

Le marché de la peur est une des principales raisons qui créent cette ségrégation sociale. En vendant une qualité de vie dans les agglomérations fermées et sécurisées, en proposant des services comme l'eau, le gaz et l'électricité que tous les foyers de la ville devraient avoir accès.

Même lorsque les espaces sont publics, souvent ils sont destinés seulement à un type de fréquentation. C'est là que la sécurité et l'accessibilité en tant que limite se frôlent et même se confondent. Les personnes ne voulant pas partager les espaces et lieux publics avec des personnes d'une autre classe sociale (très marquées dans la société argentine), créent une ségrégation spatiale. L'ignorance et peur de l'autre sont les causes de l'exclusion sociale, et le manque d'éducation, une barrière pour l'intégration sociale.

« Il faut trouver des formes architecturales pour que les délinquants n'aient plus accès aux quartiers. »

Lucas, 23 ans, Barrio Coronel Olmedo

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

-
1. Définitions Larousse
 2. Peter Cook ARCHIGRAM, Magazine LIVONG ARTS 1963
 3. Article 98 Code de Fautes de la Province, Cordoba, Argentine

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie III : Vies parallèles

1. Ségrégation socio-spatiale
2. Dans un country
3. Dans un asentamiento

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Ségrégation socio-spatiale

L'hétérogène périphérie de Cordoba suppose vivre avec un système de catégories politiques et sociales qui produisent des différences concrètes entre classes ou types de voisins.

L'accès aux services sociaux et urbains, ainsi que les relations sociales que cela implique, montrent la source et conséquence des inégalités. Vivre près d'une route, n'est pas la même chose que vivre à 500 mètres de celui-ci ; vivre dans une rue illuminée et goudronnée, n'est pas la même chose que vivre sur la terre ; chenets pas la même chose vivre près d'un canal où desservent les eaux usagées du quartier, que vivre loin de lui ; ce n'est pas la même chose vivre près des câbles de haute tension ou à distance de ceux-ci. *

Cette partie qui prend appui sur des expériences personnelles vécues dans deux nouveaux quartiers de Córdoba, montrent le parallèle qu'il existe entre les habitants de différents quartiers, qui subissent une ségrégation sociale et spatiale, volontaire ou involontaire.

Ségrégation, nf. La ségrégation est l'action de séparer des éléments d'un tout, d'un ensemble, de les mettre à part. Appliquée à un humain, la ségrégation désigne la situation vécue par une personne qui est volontairement mise à l'écart par les autres et isolée de son réseau social habituel.

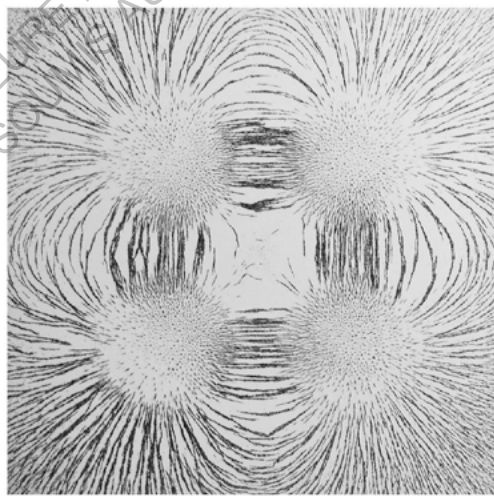
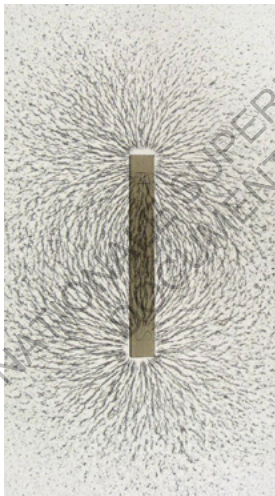
Ségrégation socio-spatiale, nm. Action de mettre à part quelqu'un, un groupe : L'argent opère souvent une ségrégation sociale. Processus par lequel une distance sociale est imposée à un groupe du fait de sa race, de son sexe, de sa position sociale ou de sa religion, par rapport aux autres groupes d'une collectivité.

Ces dernières décennies, les espaces en périphérie se sont convertis en récepteurs de programmes sociaux programmés par l'État, ainsi que par des entreprises privées.

Cela se doit au coût des terres dans la périphérie, étant donné que généralement dans le monde, plus on s'éloigne du centre et des équipements, plus le prix baisse.

La comparaison entre le niveau et l'intensité des revenus, pour les types d'insertion dans le marché de travail, pour la qualité des services sociaux et urbains et pour leur relation avec le centre-ville des les quartiers analysés présentent un ensemble de caractéristiques, permettant la comparaison de conditions et modes de vie parallèles qui se produisent, montrant ainsi les enclaves urbaines et sociales, et surtout l'énorme contraste qu'il existe dans une courte distance.

Pendant l'étude, j'ai évoqué l'hypothèse d'un rapprochement des pôles : les extrêmes ont toujours existé, les pauvres et les riches dans la ville, il s'agit de l'histoire de la ville, de la même manière qu'il y a toujours eu une bureaucratie pour définir l'espace urbain correspondant à chaque classe sociale. Mais le partage de ces extrêmes sur un même territoire, fait ressortir les inégalités de manière que le contraste saute aux yeux. Et la nécessité de différenciation entre les différents pôles, qui restent homogènes dans leur entité, sans possibilité de mélange, crée les différentes barrières sociales et territoriales que nous avons vu précédemment.



Photos de l'auteur suite a une étude sur l'attrance des pôles fait avec des aimants.
Si l'on rapproche plusieurs pôles, comme dans l'image de droite, on peut remarquer la matérialisation de barrières

Dans cette partie, un constat sur des expériences d'inégalité entre voisins, en relation avec le territoire habitée, permettront de montrer la ségrégation socio-territoriale.

La liste d'auteurs ayant écrit sur la ségrégation autour du monde entier et depuis des siècles est longue, ici il s'agit d'un témoignage personnel et focalisé, sur deux types de quartiers : le *country* et l'*asentamiento*.

2. Vivre dans un country

La famille chez qui je suis allée passer le week-end est composée de deux parents, avec deux enfants : une fille de 20 et un garçon de 16 ans. Ils habitent dans le Country Fincas del Sur, et ont un chien, un Golden.

Fabian, le père, est chef d'entreprise et il possède en plus une maison à la campagne, aux alentours de Córdoba, qui accueille un club de Polo. C'est grâce à eux que j'ai pu faire les enquêtes de terrain dans leur country.

Le quotidien de cette famille n'est pas quelque chose d'anormal, je ne les connaissais pas, je suis arrivée chez eux grâce à des connaissances. Je ne leur ai pas parlé de l'analyse que j'étais en train de faire puisque je ne voulais pas que cela les conditionne consciemment ou inconsciemment. Je voulais avant tout observer leurs mouvements et leur mode de vie.

Je suis allée chez eux un jeudi soir, en novembre. L'aînée, Julieta, qui vient de terminer sa première année d'administration d'entreprises, à l'Université Catholique de Córdoba, une université privée dont le prix s'élève actuellement à 6000 pesos argentins par mois (actuellement la devise de l'euro est à 17 ARS pour 1 EURO), étant en vacances, allait passer avec moi le week-end.

On s'est rejoint chez un ami, et nous sommes parties vers 20h pour aller chez elle. Natalia, la mère, fine, musclée et bronzée, avec des beaux cheveux blonds longs et coiffés, a 47 ans. Elle revenait de son cours de fitness et zumba. Elle était habillée avec des vêtements de sport de marque, achetés au mois de juin à Miami. Fabian est arrivé vers 21h, en costard cravate.

La maison était grande et ressemblait à un article de magazine de Décoration. Salon, salon d'hiver, doubles hauteurs, chambres individuelles, dressings, une salle de bain dans chaque chambre, deux chambres d'amis, une cuisine toute équipée. La maison devait bien avoir 250m², sans compter le jardin avec la piscine. Chacun a une voiture, sauf Facundo qui attend avec hâte ses 17 ans pour qu'on la lui offre.

Nous nous sommes mis à table vers 21h30. C'est Rosa, la cuisinière qui avait fait à manger des raviolis avec une sauce saumon. Ils ont ouvert un Sauvignon Blanc pour accompagner le repas. Facundo le fils n'était pas là, il était à son entraînement de rugby jusqu'à 23h.

Les discussions à table ont surtout tourné autour du tournoi de polo qui avait eu le week end précédent dans la maison de campagne. Cela avait mobilisé beaucoup de personnes et beaucoup d'argent.

A 22h45, Fabian est parti chercher Facundo au club. C'est toujours lui qui y va, Natalia n'aime pas sortir en voiture le soir « c'est dangereux », elle a dit.

Vendredi nous sommes restées à la maison, le mouvement a commencé à 6h du matin, lorsque les parents et Facundo se sont levés. Rosa est arrivée à 9h. Elle vient tous les jours de la semaine, sauf le week-end, de 9h à 18h. Elle a 39 ans et s'occupe de tout. Elle fait le ménage, le linge et à manger, pour midi et le soir, selon les commandes dictées par Natalia. Facundo est arrivé vers 14hs, avec Natalia qui était passé le chercher en voiture, en rentrant des courses. On a mangé sur la table du jardin, avec Rosa qui nous servait. Elle, elle a mangé séparé dans la cuisine.

Facundo a pris son vélo et a demandé de l'argent à sa mère pour aller au kiosque avec les copains du quartier après la sortie du soutien scolaire, où il prépare les examens du trimestre.

Avec Julieta nous avons traînée au bord de la piscine et l'après midi, des amies voisines sont venues. Elles habitaient dans le coin, l'une est venue à vélo et l'autre à pied. Elles se connaissent du lycée. Un lycée privé qui se trouve dans le centre de Cordoba, mais qui est un des plus prestigieux. Le prix de celui-ci est actuellement autour de 5000 pesos argentins. C'est aussi le lycée auquel assiste Facundo.

C'est ainsi, le groupe d'amis qu'ils ont est toujours le même. « Ils habitent presque tous dans des *countries*, parce que c'est le type de personne qui

va dans ce genre de lycée ». Ils n'ont pas toujours vécu la. Avant, ils étaient dans un quartier dans le centre, « mais maman et papa voulaient vivre comme à la campagne et pouvoir laisser les portes ouvertes. Dans notre ancienne maison, ils avaient installé des barreaux à toutes les fenêtres. La maison était trop belle mais dès que papa devait voyager maman avait trop peur ». Je leur ai demandé si elles aimaient bien vivre dans le country et la réponse a été oui, parce qu'elles savaient ce qu'il se passait à l'extérieur, elles étaient conscientes des inégalités, mais le cadre et la sécurité qui leur était offerte était meilleure. « Surtout en ce qui concerne les parents, au moins ils ont pas tellement peur. Quand je vais à la fac en voiture, ma mère m'appelle tout le temps à cause de la sortie ».

Une des filles, en première année de médecine, n'a pas de voiture et lorsqu'on peut pas l'amener elle prend le bus. « Le matin, certains cours commencent à 7h, et c'est l'heure à laquelle mes parents se lèvent. Une copine qui passe par ici m'amène en voiture mais lorsqu'elle a pas cours ou elle commence plus tard, je dois aller jusqu'à l'arrêt de bus. Là oui c'est ma mère qui m'y amène, en voiture, puis j'ai trente minutes. Ça va, j'ai des amis qui en ont pour une heure ou plus, et heureusement j'ai pas de correspondances. Mais quand je vais commencer les pratiques à l'hôpital, si je n'ai pas de voiture ça va être l'enfer. »

À la tombée du jour, on est sorties du country vers un des quartiers où un nouveau centre commercial vient d'ouvrir. Il se trouve dans l'ancien quartier où la famille vivait. Julieta a dit bonjour à presque toutes les tables, c'était peuplé de jeunes et ils se connaissaient tous, parfois juste de vue car ils avaient les mêmes fréquentations.

Vers minuit, nous sommes allés chez des amis de Julieta et on est allés dans un des clubs les plus branchés de la ville. Il fallait compter pour la soirée, entre taxi, entrées et boissons, 700 pesos argentins.

Samedi matin, nous sommes tous allés voir le match de rugby de Facultad, dans un club à l'autre bout de la ville. Encore une fois, mais cette fois c'étaient les parents, qui connaissaient tout le monde. On est allés en voitures séparées puisque l'après midi tout le monde avait des programmes différents. Nous avons déjeuné dans le restaurant du club. Fabian était parti jouer au golf avec ses amis, dans le club de l'un d'eux dans un country. J'ai demandé à Natalia ce qu'elle aimait dans le quartier.

Elle m'a dit qu'avant tout c'était pour la sécurité et le cadre. Pour elle, le déménagement avait été un soulagement, elle n'avait pas à se préoccuper pour les enfants qui pouvaient jouer dehors avec leurs copains. « On est pas loin, je continue à aller dans les commerces de notre ancien quartier. Nos amis viennent un peu moins parce que ça les énerve le contrôle qu'ils doivent passer. C'est vrai que quand tu fais une réunion c'est plus facile de le faire avec tes amis du quartier, parce qu'il faut faire une liste à l'entrée pour qu'ils puissent entrer. C'est sur que le côté spontanéité de l'ami qui débarque à l'imprévu tu ne l'as plus, mais tu sais qu'on te surveille ta maison. »

J'ai profité du retour pour me faire déposer chez moi, dans le centre. Ces deux jours passés avec la famille de Julieta m'ont permis de comprendre l'homogénéité de leur quotidien. Ils se déplacent dans un mode de vie que leurs amis partagent aussi.

Les limites matérielles et immatérielles ne sont pas péjorative pour eux, cela se doit au fait que le mode de vie qu'ils ont est choix qui leur appartient. Ils vivent dans une bulle, et ils en sont conscients. Ils participent au développement d'une ville fermée.

« La forme qu'est en train de prendre la ségrégation spatiale par la construction de quartiers privés enferme l'expérience urbaine des personnes qui habitent derrière ces murs, qui ont un contact presque nul avec les personnes d'autres classes sociales.

La concentration de capital se transforme en une barrière pour le désarroi urbain, c'est à dire, il s'oppose à ce que devrait être la ville. Nous n'avons pas besoin de villes qui produisent de l'argent, sinon des villes qui soient bonne pour y vivre. »

1. Daniela Soldano

2. <http://www.xe.com/fr/> taux de change 2017

3. David Harvey réinterprète les inégalités en se focalisant sur l'espace. « La ville ne peut changer sans mouvements sociaux forts ».

Pour David Harvey, le problème de ségrégation urbaine est survenu avec le capitalisme. « La structure de la ville est le produit d'une dynamique capitaliste »

3. Vivre dans un asentamiento

Les conditions dans lesquelles j'ai passé un week-end dans un *asentamiento* ont été aménagées. Cette expérience a été possible grâce à la participation dans une ONG. *Un Techo Para Mi Pais* est une association qui intervient dans les quartiers défavorisés en Amérique Latine.

Pendant toute l'année, nous avons fait des diagnostics, il s'agissait d'aller dans les quartiers où nous allions intervenir pour construire des maisons aux familles le plus dans le besoin, ce qui m'a permis d'avoir un aperçu d'un mode de vie différent et précaire. Les constructions se font de deux à trois jours. Celle dont je vais faire le récit s'est faite en octobre, dans un *asentamiento* au sud ouest de Cordoba.

Il s'agissait de la construction qui fait partie du programme scolaire des lycéens des lycées privés de Cordoba, mais ayant deux familles plus compliquées, du renfort des bénévoles habitués aux conditions dans les *asentamientos* était nécessaire.

Nous sommes partis du centre de Cordoba en bus le vendredi soir, avec des voitures de police pour veiller sur nous. Nous étions dix bénévoles, vingt jeunes entre 18 et 23 ans chargés de l'organisation, soixante étudiants de 16 ans, et cinq parents accompagnateurs.

Nous avons atterri dans l'école la plus proche de l'*asentamiento*. Nous avons été prévenus que les conditions étaient vraiment difficiles.

Les salles de classe avaient été aménagés de manière à que nous puissions mettre nos sacs de couchage sur le sol, ainsi que la cantine, où nous nous réunissions pour dîner et faire des jeux pour expliquer aux lycéens les événements du week-end.

Le samedi matin à 8h, la journée de travail a commencée. Outils dans les mains, nous sommes partis avec nos groupes retrouver les familles chez eux. Lors de ces interventions, il y a toujours un passeur, un gérant de quartier, qui fait le lien entre les familles et les bénévoles.

Pendant le trajet, notre chef de chantier a commencé à nous expliquer la raison pour laquelle nous avons été appelés. Nous allions construire chez Hugo, un homme de 34 ans, handicapé, il a perdu ses deux jambes dans un accident, alcoolique et qui a trois enfants à sa charge. Pour subsister, il mendie devant la gare de bus dans le centre de Córdoba.

Ses enfants ont 6, 3 et 1 an, son ex femme, une prostitué qui travaille devant ses enfants, vit aujourd'hui avec un nouvel homme, dont la fillette de 3 ans a déjà évoqué qu'il abuse sexuellement d'elle. C'est avec ce discours que nous arrivons devant la cabane dans laquelle vit Hugo. Le terrain n'a pas été nettoyé, et personne ne nous accueille. Nous avons attendu une demi heure jusqu'à ce que Hugo nous ouvre la porte. Rien n'était prêt et il était de très mauvaise humeur. Nous sommes entrées et on s'est mis a nettoyer le terrain, où il y avait encore par terre le feu qui avait été allumé. Des vêtements, des couches usagées, des os, des papiers, du plastique, tout ça traînait par terre. Gonzalo, le petit de 6 ans, nous aidait à nettoyer. Il se comportait comme un enfant plus grand, il ne cessait de nous répéter qu'on allait lui construire une maison.

Le contrat de Techo demande trois choses pour que la maison soit construite : que les habitants nettoient le terrain, qu'ils participent à la construction et que pendant que les bénévoles sont là, la famille ne boive pas, ne se drogue pas et n'aie pas de relation sexuelle.

Hugo est parti chercher le petit déjeuner des enfants pendant que nous délibérions pour savoir si nous construisions ou pas, vue la situation dans laquelle on était. Ne revenant pas, un de nos collègues est allé le chercher. On l'a retrouvé en train de boire une bière à 9h15. Cela a mis terme à la construction, après un débat. La situation s'était compliquée. Il ne respectait aucune des constances du contrat.

Le plus difficile a été de prendre les matériaux et tourner le dos aux enfants. La situation était très violente. C'est a ce moment là qu'Hugo s'est mis devant nous, et a menacé celui qui s'était chargé de lui annoncer que nous ne construiront pas, allant chercher ses amis du quartier pour qu'ils interviennent.

Pour ne pas alerter toute l'équipe et perdre du temps, nous nous sommes séparés pour rejoindre d'autres équipes de construction. Angel, celui qui s'était fait menacer, a été changé de quartier avant que la situation ait le temps de dégénérer.

Lorsque j'ai intégré ma nouvelle équipe, il s avaient déjà bien commencé. Deux des neuf trous pour les fondations étaient déjà faits. La force que cela demande est grande. Les terrains sont sales, plus on creuse et plus on trouve des saletés ou des anciennes fondations. Les outils avec lesquelles on travaille sont aussi assez basiques, des pelles et des marteaux.

La famille était composée de Gloria, de 39 ans, son compagnon Sergio d'à peu près 31 ans (il n'est pas sûr de l'âge qu'il a), le frère de Sergio, Manuel qui a 23 ans, et deux des enfants de Gloria de 18 ans et 16 ans que nous n'avons pas rencontré, en plus de leur neuf chats et quatre chiens.

La famille était adorable, Sergio n'a pas arrêté de travailler, Gloria nous a fait manger un très bon poulet à midi avec l'aide du frère de Sergio. Lors des pauses pour boire, nous parlions avec Gloria qui nous racontait son quotidien. Ils sont *cartoneros*, beaucoup de personnes des *asentamientos* gagnent leur vie comme ça. Ils récupèrent des cartons dans la ville, qu'ils revendent pour du recyclage. Ils gagnent autour de 400 pesos argentins par mois chacun, et ils travaillent toujours dans la même zone avec les mêmes commerces. En particulier un super marché, qui les connaît bien maintenant et donc ils leurs offrent les produits lorsqu'ils sont près de la date de péremption. Après qu'on ait déjeuné, elle a partagé avec nous des bonbons. Il faut savoir que nous avons amené des pâtes pour se faire à manger, mais c'est eux qui ont tenu à nous offrir le repas.

Je suis entrée dans leur maison actuelle. L'odeur d'humidité et d'enferment étaient très présentes. Une seule habitation de 16m², avec un lit superposé et un lit simple, où dorment Sergio et Gloria. Dans un des lits, dormait la copine de Manuel. Il faisait une chaleur horrible.

Les toilettes étaient à l'extérieur. Il n'y a pas d'évacuation. ils avaient déjà creusé deux *pozos negros* (la traduction est « trou noir » qui sont des fosses sceptiques), car ils se bouchent et le nettoyage de ceux-ci coute cher.

La seule sortie d'eau, potable, est un tuyau à l'extérieur aussi. Pour l'électricité, ils ont eux même fait les connexions. Des câbles tendent de partout, les connexions sont assez dangereuses. Les câbles sont reliés au poteau électrique de la rue.

Le sol sur lequel il habitent est en terre, comme tout le quartier. Lors des pluies, les rues s'inondent, mais Gloria dit que ce n'est rien en comparaison au quartier où elle habitait avant. Elle me raconte alors comment :

« L'eau nous arrivait jusqu'aux genoux. J'étais avec les enfants en train de pleurer sur le lit. L'eau n'arrêtait pas de monter. Il était impossible de sauver quoi que ce soit, mon mari était pas là, ma mère qui habitait là, était chez une voisine. L'eau entraînait de partout. »

Avant, Gloria habitait dans un « *barrio ciudad* », un quartier construit par l'État. Lorsque les familles étaient délogées des *asentamientos* et *villas de emergencia*, on les déplaçait dans une maison dans un de ces nouveaux quartiers. Mais au bout de quelques années, la situation des quartiers souvent se détériore, ainsi que les maisons qui sont surpeuplées.

« Nous avons eu une nouvelle possibilité de venir dans ce quartier, j'ai rencontré Sergio, ça fait sept ans que nous vivons ici. Je devais partir de chez ma mère, il n'y avait plus de place, un de mes frères était revenu avec sa famille. »

Pendant la journée, plein d'enfants étaient venus nous voir, curieux de ce qu'on faisait. Des enfants de moins de 7 ans, timides au départ, mais qui voulaient jouer avec nous.

Nous avons fini cette journée par la construction du sol, la nuit allait tomber et nous devions rentrer à l'école, où nous ne pouvions nous laver, alors qu'on avait passé la journée dans la terre.

C'est fatiguées que nous avons parlé des événements de la journée. Les lycéens étaient émus, de voir les conditions dans lesquelles ses familles vivent. La plupart de ces jeunes ont un mode de vie aisée, ils vont à des lycées privés. Nous avons parlé de ségrégation et inégalités sociales.

Etant donné ce qu'il s'était passé avec la maison d'Hugo, les organisateurs se sont demandés s'il ne fallait pas arrêter la construction. Mais il y avait beaucoup de familles en jeu, la construction s'est donc poursuivie le lendemain.

Le lendemain, nous sommes retournés à 8h chez Gloria et Sergio qui nous attendaient. On devait assembler tous les éléments. Les maisons de *Techo* sont en bois, avec des éléments pré-fabriqués.

Gloria nous sert de l'eau, il fait plus chaud que la veille, et Sergio continue à nous aider. L'ambiance et atmosphère qui se crée est agréable.

Nous sommes dimanche, les sœurs de Gloria viennent manger avec leurs enfants. Il n'y a pas assez de chaises, ni d'assiettes. Nous mangeons de pâtes avec une sauce bolognaise par terre, à l'ombre de la maison, en partageant les assiettes et les verres. Ils mangent après nous, ils avaient peur que la nourriture ne soit suffisante.

Je profite du repas pour poser quelques questions sur leur quotidien. Gloria et Sergio travaillent dans le centre :

« On prend le bus tous les matins à 6h30, on récupère les cartons des supermarchés de la rue Buenos Aires et du boulevard San Juan pendant la matinée puis on demande de l'argent aux passants. Les gens sont bons, ils nous aident, et nous connaissent. »

« On travaille, on est des gens bien. Je veux le mieux pour mes enfants. Manuel va à l'université et j'espère qu'il finira ses études et qu'il pourra sortir d'ici. »

Ce commentaire me rappelle que la veille, pendant que l'on cherchait des cailloux pour les fondations, dans la rue devant le lotissement, un jeune garçon, de 16 ans est venu me voir :

« Tu vas à l'université ? Tu sais quels bus y va ? Je veux aller à l'université, mais je n'ai pas de dents et on m'a dit qu'à l'université on pouvait me faire un traitement, mais j'ai essayé d'appeler l'autre jour et je n'ai pas compris. »

Ce que ce garçon racontait était vrai, à l'université d'odontologie, les étudiants passent leur diplôme en 5ème année grâce au traitement d'un patient qu'ils suivent pendant la durée de leur diplôme. Malheureusement je n'ai pas pu le renseigner sur les bus qui le conduiraient jusqu'au campus universitaire, mais cela montrait, avec le commentaire de Gloria, qu'il y avait une envie de progresser.

J'ai souvent entendu dire que les gens qui étaient dans les *asentamientos* étaient la parce qu'ils en avaient envie. Peut être qu'il ne se rendent pas compte parce qu'ils ne connaissent pas d'autre réalité, mais les conditions dans lesquelles ils se trouvent sont très précaires, et personne n'aimerait vivre comme ça. La famille de Gloria nous avait montré une grande humilité, ils se considéraient chanceux de ce qu'ils avaient, de l'aide qu'ils recevaient, car ils disaient que cela pouvait toujours être pire. Vers 18h30, lorsque nous avons fini la maison, que des enfants sont venus nous aider à la peindre et ont passé le balais pour que ça soit propre, tout le monde était très ému pour la missions accomplie.

J'ai passé des nombreuses matinées dans différents *asentamientos* à faire des relevés, et je rentrais chez moi toujours mal à l'aise, confuse de la misère que je venais de rencontrer. Mais cette fois, en partant je me suis sentie heureuse d'avoir participé et non seulement reparti avec des questionnaires.

Le fait de vivre de près le quotidien de familles dans *l'asentamiento*, rendent compte de l'inégalité sociale qui existe. Pour moi l'expérience du week-end a été très enrichissante, elle a permis de faire ressortir la ségrégation dont je parle tant mais en même temps de voir deux positions différentes pour le même mode de vie, avec le cas d'Hugo et celui de Gloria.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

Córdoba, comme beaucoup de villes latino-américaines, montre une métropolisation expansive, fragmentée, avec des espaces de richesse et autres de pauvreté ; une marginalité, avec des enclaves dans la périphérie, avec une excessive densification dans son aire centrale, avec des graves problèmes de mobilité urbaine et avec une détérioration croissante des réseaux des infrastructures.

Avec le processus d'urbanisation, la fracture sociale s'est traduite en formes spécifiques de la ségrégation, au travers de l'émergence de ghettos pauvres. La fracture urbaine est apparue comme l'expression pour l'antonomase de la distance, sans solution et permanente, entre les différents composants de la société, et en même temps, l'illustration de la consolidation d'un modèle spécifique de socialisation basé sur le contact entre les groupes homogènes d'un point de vue social.

Dans un rapport de l'Association Un Techo Para Mi Pais, 170 *asentamientos* informels ont été identifiés dans la ville de Córdoba, où habitent 18.755 familles. Dans 65% de ces asentamientos les foyers ne comptent pas avec une connexion formelle au réseau public d'énergie électrique. D'un autre côté, 95% des résidents, se voient empêchés de l'accès au réseau publique d'eau courante. En plus, presque la totalité, (99%) sont privés de la connexion au réseau des égouts public. Près du 70% est menacé par un facteur de risque (poubelles, bord d'un cours d'eau, une route très transitée, etc.) à l'intérieur d'un même quartier ou à moins de 10 mètres de celui-ci et le 55% s'inonde lorsqu'il pleut. Les beaucoup personnes qui n'ont pas accès à un habitat digne sont un grand nombre, mais ne font pas toutes partie de ce rapport. Ces pourcentages prennent en compte ceux qui sont dans l'état le plus grave, c'est à dire celles qui n'ont pas de titre de propriété, ni un accès aux services basiques (réseau d'eau potable, énergie électrique avec compteur par habitat, et/ou système d'élimination vers les égouts formel).

A coté, il existe aujourd'hui plus de 200 quartiers fermés dans la ville de Córdoba. En 2016, le phénomène a fêté ses 25 ans.

Agustin Rossi, politique argentine, propose en 2012 de détruire les murs de périmètre des *countries*.

« *Nous ne voulons pas vivre dans une société où les barrières architectoniques priment, où le tissu urbain s'interrompt.* »

Suite à cela il a dû s'excuser, par les débats qu'il a créés, dans un pays en désaccord, qui approuve l'existence de quartiers fermés où la sécurité prime. La société argentine n'est pas prête pour de tels changements, tant que les problèmes sociaux ne seront pas réglés.

Les changements socio-spatiaux sont présents en différents degrés dans toutes les sociétés. En termes plus schématiques, l'actuel processus urbain peut être décrit comme le déplacement d'un modèle de « ville ouverte », concept né en Europe, qui se centre sur la notion d'essence publique et des valeurs comme la citoyenneté politique et l'intégration sociale, vers un régime de « ville fermée », qui peut être associé au marché immobilier nord américain. Ce modèle signale la tendance à une séparation des classes moyennes supérieures et les classes hautes, grâce à un nouveau dessin de la ville, qui ne cesse de s'étendre.

Cette ségrégation socio-spatiale se marque dans la ville, plus ponctuellement dans sa périphérie, au travers de limites. Ces limites définies en tant que matérielles et immatérielles battissent des frontières dans la ville.

La notion de frontière, qui donne le nom à cette étude, est issue de l'hypothèse présentée sur le rapprochement des polarités. Le partage d'un même espace que l'on fragmente pour séparer les classes sociales, en jouant sur le marché de la sécurité dans la ville. Ces frontières physiques, on construit des murs, on construit des frontières sociales, changeant la perception qu'on a de l'autre, créant ceux de l'intérieur et ceux qui sont à l'extérieur.

La croissance de quartiers fermés en parallèle des *asentamientos* sont deux phénomènes qui se s'entre-nourrissent. Le mode de vie centré sur la sécurité a amené des conséquences dans la forme de voir la ville. De manière générale, ce nouveau mode d'habiter qui a instauré une fron-

ière spatiale produisant une séparation entre le dedans et le dehors. La rigidité de cette frontière spatiale accentua les contrastes sociaux déjà existants, montrant les nuances de l'espace urbain ouvert. Ainsi, vers le dedans s'étend l'espace fermé, sur et protégé, mais vers le dehors, l'espace ouvert apparaît comme dangereux et non protégé.

La frontière socio-spatiale devient l'entre-nous, divisant deux réalités, deux modes de vie parallèle, qui confrontent quotidiennement les mêmes limites imposés par la ségrégation socio-spatiale évoquée.

Lors des entretiens, que ça soit dans un quartier ou un autre, les résidents ont toujours parlé des « autres », pour se référer à ceux qui habitent dans l'autre quartier.

La ville est l'usine d'espaces et relations sociales. Elle est par définition un lieu de mélange et d'opportunité pour tous.

En tant qu'étudiante d'architecture, je pense que les architectes se doivent de participer à la construction d'une qualité de vie et de prendre conscience des faits et besoins actuels. La XVe édition de la Biennale de Venise «*Reporting From the Front*», organisée par Alejandro Aravena, met l'accent sur ces questions d'inégalité qui existent aujourd'hui mondialement, sur lesquelles les architectes peuvent y remédier.

« Il y a plusieurs batailles qui doivent être gagnées et plusieurs frontières qui ont besoin d'être étendues ayant pour fin d'améliorer la qualité de l'environnement construit et en conséquence la qualité de vie des personnes. Il y a de plus en plus des personnes sur la planète à la recherche d'un endroit décent pour vivre et les conditions pour y arriver sont de plus en plus difficiles. N'importe quel essai d'aller au delà de la norme rencontre une grande résistance dans l'inertie de la réalité et n'importe quel effort pour aborder des thématiques significatives doit dépasser la croissante complexité du monde moderne. »

Alejandro Aravena

Aujourd'hui, les frontières ne cessent de s'élever dans la société et le territoire mondial, modifiant le dessin des villes, fragmentant de plus en plus l'espace, mais aussi les modes de pensée et de vie.

« Il n'y a pas beaucoup de points communs entre tous ces murs. Si ce n'est l'étonnement qu'ils suscitent face à leur émergence ou leur subsistance alors que l'on est censé vivre une période d'ouverture des frontières de mondialisation, de plus grande circulation des biens, des capitaux et des hommes. »

Frédéric Niel

Les opportunités et les disponibilités des espaces pour l'interaction humaine sont une des qualités que l'on apprécie des villes et qui font d'elles des lieux d'inspiration et sont moteurs d'innovation. Mais émergence des frontières qui construisent aujourd'hui la ville met en risque beaucoup de ces qualités.

« Je crois qu'un peu de pensée utopique est quelque chose de positif. Nous devons pouvoir imaginer comment se verrait un monde meilleur, à partir de là nous pourrions participer à des activités qui poursuivent ces idéaux. D'une autre manière, qu'est-ce que nous pouvons faire ? Nous asseoir et décider que rien n'est possible, devant le manque d'imagination et de volonté. L'imagination a toujours été un outil pour façonner le monde, pour penser des nouvelles architectures, des nouveaux espaces. Un peu de pensée utopique entre dans cette tonique inévitable et très saine. »

David Hervey

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

- BASTIE (Jean), *La croissance de la banlieue parisienne*, presse de France, 1964
- CAPRON Guénola, *Quand la ville se ferme: quartiers résidentiels sécurisés*, Bréal, 2006
- DI VIRGILIO Mercedes, *Ciudades Latinoamericanas*, Clacso, Buenos Aires, 2014
- LYNCH Kevin, *The Image of the City*, Cambridge, 1960
- MARENGO Cecilia, *La Periferia de Cordoba*, Edition INVHIB, Cordoba, 2006
- MUXI Zaida, *La arquitectura de la ciudad global*, Edition Gustavo Gili, Barcelona, 2009
- SVAMPA Maristella, *La sociedad excluyente*, Edition Taurus, Buenos Aires, 2005
- SVAMPA Maristella, *Desde abajo*, Edition Biblios, Buenos Aires, 2005
- SVAMPA Maristella, *Los que ganaron*, Edition Biblios, Buenos Aires, 2000

FILMOGRAPHIE

- PINEIRO Marcelo, *Las viudas de los jueves*, Buenos Aires, 2009
- TRAPERO Pablo, *Elefante Blanco*, Buenos Aires, 2012

ARTICLES

- MUXI Zaida, *La ciudad dual*, Edition SUMMA+ n°68, Buenos Aires, 2004
- UN TECHO PARA MI PAIS, *Relevamiento de asentamientos informales*, Buenos Aires, 2014
- UN TECHO PARA MI PAIS, *Relevamiento de asentamientos informales*, Cordoba, 2016
- UNC, *La arquitectura debe dar servicio a la mayoría y eso son los pobres*, Cordoba, 2000
- KAMINKER Sergio, *Seducidos y abandonados: el aislamiento social de los pobres urbanos*, Montevideo, 2001
- LE MONDE, *Le mur modifie la représentation de l'autre*, Journal Le Monde, Paris, 2011

WEBOGRAPHIE

- <http://www.lavoz.com.ar/ciudadanos/tenencia-irregular-de-tierras-principal-conflicto-en-capital-y-el-gran-cordoba>
- <http://www.techo.org/informate>
- http://www.buscobarrioprivado.com/barrios_privados/cordoba/cordoba
- <http://www.lavoz.com.ar/politica/el-mapa-caliente-de-la-inseguridad-en-cordoba>
- <http://www.lavoz.com.ar/ciudadanos/tenencia-irregular-de-tierras-principal-conflicto-en-capital-y-el-gran-cordoba>
- http://www.rnds.com.ar/articulos/037/RNDS_068W.pdf
- <http://www.france24.com/fr/20160527-italie-biennale-venise-architecture-lutte-inegalites-pauvrete-alejandra-arena>
- <http://www.plataformaarquitectura.cl/cl/773430/el-statement-de-alejandra-arena-para-la-bienal-de-venecia-2016>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Valentina Garibotti

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MEMOIRE ENSA-V
CORDOBA, ARGENTINE